

SALUT ! ÇA VA ?

«*La Femme est
l'avenir de l'Homme*»

Photo: Igor Pavlov



ÉDITO / OLGA KUKHARENKO

Femmes...

En travaillant sur ce numéro, je me demandais pourquoi, depuis ces 16 ans que la revue existe, nous n'avons jamais eu l'idée de publier une édition « femmes » ? Et pourtant ce sujet intéresse, passionne, inspire, trouble et bouleverse des esprits. Je l'ai réalisé en échangeant avec les auteurs grâce à qui ce beau numéro « féminin » voit le jour aujourd'hui !

Peu importent l'époque ou l'histoire, les femmes dont on vous parle sur ces pages sont toutes exceptionnelles : artiste, chercheuse, enseignante, cosmonaute, écrivaine, pilote, reine, programmatrice, muse de peintre... Elles brillent et fascinent !

Et malgré un long chemin dur vers la liberté et l'égalité, malgré toutes les épreuves de la vie et la résistance des hommes, elles atteignent des sommets inatteignables. Privées de grande force physique de l'homme, elles sont capables de se positionner dignement dans toutes les sphères de l'existence grâce à leur vif esprit, adresse, agilité, patience, docilité et bien sûr, le charme !

« Femmes, je vous aime ! Quelquefois si douces, quelquefois si dures ... » chante Julien Clerc. Puissantes dans leur fragilité, elles ont un effet magique inexplicable sur les hommes. Elles les poussent à faire l'impossible, à créer l'incroyable et à réaliser l'impensable. Ce n'est pas par hasard qu'on dit « Cherchez la femme ! ». Quel que soit l'acte, la femme en est souvent la cause heureuse.

Moi, je suis loin d'être féministe. Je suis d'autant plus loin des actions que mènent les partisans de ce mouvement car, à mon avis, elles tournent parfois vers l'absurdité et le peu raisonnable. Mais qu'est-ce que j'admire le travail que nous avons fait ensemble avec 23 auteurs en l'honneur de la femme ! Et je suis d'accord avec Aragon - « la femme est l'avenir de l'homme » !

Je vous souhaite une très bonne lecture, chères lectrices, chers lecteurs !

Table des matières

- P.3** **FRANCOPHONIE 2021 À BLAGOVECHTCHENSK**
Olga Kukharenko
- P.8** **5 IDÉES REÇUES SUR MARIE-ANTOINETTE**
Yuliia Titova
- P.11** **8 FEMMES FRANÇAISES EN RUSSIE**
Kumar Guha
- P.18** **RETOUR VERS LE FUTUR : INFLUENCEUSES HISTORIQUES**
Yuliia Titova, Valeria Kadnichanskaya
- P.20** **ADELA ET CELSA SPERATTI, PIONNIÈRES DE LA FORMATION DES MAÎTRESSES AU PARAGUAY**
Julie Van Den Dorpel de Bolf
- P.22** **MERCEDES SANDOVAL, FEMME PARAGUAYENNE DISTINGUÉE**
Gloria Medina, Gloria Melgarejo Granada
- P.23** **A LA MODIGLIANI**
Elena Seyitmedova
- P.24** **MARIE LE JARS DE GOURNAY, CELLE QUI VOULAIT VIVRE DE SA PLUME!**
Gisèle Durerro-Koseoglu
- P.26** **FEMMES ÉCRIVAINES ET FEMMES LECTRICES**
Natalia Kireeva
- P.28** **LA FEMME-ARTISTE À TRAVERS LES ÉPOQUES**
Ksenia Lochkareva
- P.30** **OLENKA MESHCHERSKAYA D'IVAN BOUNINE: L'INCARNATION DE LA FEMME MODERNE?**
Alina Fedorova
- P.31** **« CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS »**
Viktoria Cheremet
- P.32** **LES NOMS MASCULINS DANS LA LITTÉRATURE, LE SONT-ILS VRAIMENT?**
Ekaterina Bakhtina
- P.33** **AMINATA SOW FALL, UNE DES PLUS GRANDES ROMANCIÈRES AFRICAINES**
Chu Weilin
- P.35** **HUA MULAN, MON IDOLE**
Ji Ye
- P.38** **LES PORTRAITS FÉMININS D'ALEXANDRE ET EVGENI TIKHOMIROV**
Daria Tikhomirova
- P.40** **LES SORCIÈRES DE LA NUIT**
Jacques Desmarests
- P.46** **NEHAMA, LA PROFESSEURE, INSPIRATRICE DE L'ENVOL VERS L'EXCELLENCE**
Yana Starodub-Afanasiyeva
- P.48** **VERLENA FRAER. HOMMAGE À LA PIONNIÈRE DU FRANÇAIS SUR L'AMOUR**
Olga Plokhotnyuk
- P.50** **FEMMES PIONNIÈRES DANS LES MÉTIERS DE L'HOMME**
Olga Kukharenko, Taïssya Bondareva, Sofia Leskova, Ekaterina Rusakova

Salut ! Ça va ?

ISSN 2500-4069

Porté au registre du Service fédéral du contrôle dans le domaine de la communication, des technologies d'information et des médias de masse sous le numéro ПИ № ФС77-63908

№ 1 (61) Mars 2021

Rédactrice en chef : Olga N. Kukharenko

Rédaction :

Anne-Marie Guido à Nantes
Irina Korneeva à Paris
Elena Seyitmedova à Tsiolkovski
Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou

Publié le 31 Mars 2021

Imprimé à la SARL « Tipographia »
Adresse de l'imprimerie : 55, rue Politechnicheskaya, Blagovetchtchensk

Tirage 30 exemplaires 12+ Diffusé gratuitement

Fondateur: @Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk

Adresse de la rédaction et du fondateur: 104, rue Lénine, Blagovetchtchensk, région Amourskaya, 675000

Licence ЛП № 040326 délivrée le 19 décembre 1997

Maison d'édition de l'Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk

salutcava2004@gmail.com
aefra.wordpress.com/salut-ca-va/
facebook.com/salutcavablag



Francophonie 2021 à Blagovechtchensk



Journée pédagogique des professeurs de français de la région Amourskaya

Les professeurs de français des écoles de Blagovechtchensk, Raïtchikhinsk, Svobodnyy, Tsiolkovski et Nijnaya Poltavka sont venus le 26 mars pour participer à la journée pédagogique pour les professeurs de français des écoles de la région Amourskaya.

Dans le cadre de la semaine de la Francophonie se sont tenus l'assemblée générale l'Association régionale des enseignants de français et des ateliers pratiques en didactique de FLE animés par Olga Kukhareenko, la présidente.

Le compte-rendu de 2020 et le plan d'action pour le 2021 ont été discutés et approuvés par les collègues à l'unanimité. Parmi les actions prévues pour cette année il y a celles comme le festival de la chanson française pour les étudiants et la journée pédagogique qui ont déjà eu lieu. On tient également à poursuivre les projets éducatifs et interculturel réalisés en commun depuis les années précédentes avec l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, le lycée Louis Pergaud et le collège Victor Hugo à Besançon. Les échanges des jeunes de Russie et de France se font autour des langues étrangères qu'ils étudient : le russe et le français. Il se perfectionnent en expression orale ou écrite en réalisant des vidéos et en s'adressant des cartes

postales les uns aux autres. Mais surtout, ils découvrent mieux les cultures de Russie et de France dont ils apprennent les langues.

D'autres concours linguistique ou didactique, en déclamation des vers ou en création des lap-book et fiches pédagogiques en français, sont prévus dans les mois à venir.

Cette journée fut, comme l'ont avoué les participants, comme un bol d'air frais après une longue période de confinement, des contraintes et restrictions liés à la pandémie du coronavirus. Tout le monde est reparti dans ses écoles, heureux et enthousiaste de s'investir encore plus pour faire vivre le français aux confins de notre bout du monde extrême-orientale.





À Blagovechtchensk la Francophonie se fête en chansons

Le 19 mars, l'Université pédagogique de Blagovechtchensk a accueilli un festival d'étudiant de la chanson française, organisé en collaboration avec l'Association des enseignants de français de la région Amourskaya et l'Institut français en Russie.

Selon la tradition qui n'a pu être soutenue l'année dernière et qui, à la joie de tous, a repris cette année, la Journée internationale de la francophonie a été célébrée avec de la musique, des danses et des chansons en français !

Le festival a réuni non seulement les étudiants de la Faculté des Langues Étrangères de l'université pédagogique, mais aussi des artistes des facultés des sciences naturelles et de géographie, d'histoire et de philologie, de physique et de mathématiques. Nous avons accueilli sur la scène de notre salle de fête des musiciens et des chanteurs du Collège régional des Arts et de la Culture, ainsi que des danseurs du Collège d'Agriculture, du Collège du Service et du Commerce et de l'Université Agricole d'Extrême-Orient.

Consacré au 90e anniversaire de notre université et au 60e anniversaire de la faculté des langues étrangères, le festival a emmené

ses spectateurs et participants dans le florilège de la musique française depuis des années 30 du siècle dernier jusqu'à nos jours. Nous avons écouté les chansons d'Yves Montand, Céline Dion, Vanessa Paradis, Lara Fabian, Indila, Soprano et Stromae, ainsi que les airs préférés interprétés au piano par les étudiants du Collège des Arts et de la Culture - « Parapluies de Cherbourg » de Michel Legrand, « Une vie d'amour » Georges Garvarentz.

Notre festival rassemble des jeunes artistes passionnés des

styles et genres divers. Les danseurs s'inspirent aussi des airs de la musique française et créent des spectacles de danse.

Cette édition du festival a vu une première : la représentation du Chœur francophone de la Faculté des langues étrangères ! Les étudiants de la 1ère et la 2ème année ont décidé de s'unir dans une chorale et de remplir leurs journées d'étudiants de la plus belle musique française et de nous ravir par leurs performances. Ils se sont appelé « Les C(h)œurs de l'Est » et ont présenté leur toute première création commune - la chanson de Michel Fugain « Chante la vie! ».

Cette fête de la chanson française a eu lieu pour le plus grand plaisir de tous, en grande partie grâce à l'excellente organisation de Tatyana Novitskaya, la directrice de la chair de langues romano-germaniques et orientales de la Faculté des langues étrangères.

Et nous avons tous réalisé à quel point des fêtes pareilles nous ont manqués, à quel point nous avons tous besoin de réjouissances émotionnelles et de l'énergie créative que les artistes nous offrent généreusement et dont ils se ressourcent eux-mêmes!







« Région Amourskaya-Franche-Comté : en mode amicale »

Depuis septembre 2018 le projet « Région Amourskaya-Franche-Comté : en mode amicale » vit et prospère grâce à l'enthousiasme et un grand intérêt pour les langues et cultures des élèves de Blagovechtchensk, Tsiolkovski (région Amourskaya) et Besançon. Ils échangent des lettres, cartes postales, petites vidéos sur les thématiques différentes étudiées en cours de langue ou sur d'autres sujets qui les inspirent.

Cette nouvelle année 2021 a débuté avec une visite virtuelle du lycée proposée par les élèves de Blagovechtchensk. Ils ont présenté leurs enseignants, parlé de leurs disciplines préférées et de leurs passions en sciences et langues. Ils ont raconté un peu l'histoire du joli bâtiment où se trouve le lycée en accompagnant les visiteurs virtuels dans les corridors et le fameux escalier central ancien.

Ils les ont ensuite emmenés dans le café où les lycéens et les étudiants adorent prendre du thé avec des petits pains et des biscuits. La patinoire de l'université accueille les lycéens (pour leur grande joie !) en hiver pour les cours de culture physique. Et tous les musées sont aussi ouverts pour les lycéens. Cette fois-ci c'est le musée géologique où on peut apprendre beaucoup de choses intéressantes et voir des minéraux et des pierres précieuses.

Enchantés d'avoir pu visiter, bien

que virtuellement, le lycée BGPU, les russophones du de Louis Pergaud ont organisé un magnifique tour de leur lycée. Même Monsieur le Proviseur leur a accordé une interview pour le film. Nos élèves ont été bien impressionnés par la grandeur du lycée français (car c'est le plus grand établissement scolaire dans la région de Franche-Comté) et par le niveau du russe de leurs amis français !

De nouveaux participants, débutants en russe à Besançon et en français à Blagovechtchensk et à Tsiolkovski ont rejoint le projet. Ils ont créé et échangé de leurs toutes premières vidéos pour se présenter et parler de leurs petits poilus préférés.



Que cette amitié dure et que des projets pareils rapprochent nos peuples, nos pays !



Rencontre littéraire francophone



Rencontre littéraire francophone
Cette année la semaine de la Francophonie dans notre université et non seulement elle a eu lieu (merci à la pandémie qui s'en va doucement !) mais elle s'avère riche en événements (vrais et non virtuels !). Après le festival de la chanson française, nous avons pu organiser une rencontre avec l'écrivain congolais Fred Steve Ikié, l'élève-officier de l'École supérieure interarmes de commandement de l'Extrême-Orient.

Militaire de profession, Fred Steve est un véritable artiste dans son âme, et il arrive de marier ses deux passions et se réaliser avec succès quoi qu'il ne fasse.

Fred-Steve a présenté ses deux livres, en a récité des extraits. Il a parlé de la littérature et de l'écriture en général tout en inspirant les étudiants à se consacrer plus à la création à travers les mots. Des questions et des réponses, des rires et des confidences ont créé l'atmosphère conviviale et amical de cette rencontre. A la fin, notre invité a récité des poèmes d'Alexandre Pouchkine et de Charles Baudelaire ce qui a déchainé des applaudissements généreux des étudiants !

Préparé par Olga Kukharenko

Mots-clés: francophonie, langue française, festival, chanson, littérature, professeur, journée pédagogique

→ olga.kukharenko@gmail.com



5 idées reçues sur Marie-Antoinette

Une des reines les plus connues au monde, au destin tragique, Marie-Antoinette reste une figure symbolique malgré son histoire controversée animant ainsi de multiples débats. Ni ses ennemis, ni ses détracteurs ne pourraient alors jamais empêcher ses admirateurs loyaux de lui rendre les plus beaux hommages. Voici cinq idées reçues que l'on entend souvent à propos de Marie-Antoinette d'Autriche. Il se pourrait que vous ne la voyiez plus jamais comme auparavant.



YULIA TITOVA
Étudiante Université
de Strasbourg
(France)

UNE FRANÇAISE

En évoquant le nom de la reine on se réfère à la France, à l'histoire française, à la mode et la société de Paris ignorant même les origines de la fameuse reine. Marie-Antoinette -Josèphe-Jeanne de Habsbourg-Lorraine née à Vienne en Autriche, est la fille de Marie-Thérèse d'Autriche. Ce qui nous fait comprendre que la reine des français ne fut pas née française et passa son enfance et son adolescence en Autriche à la cour de Vienne. Celle-ci est complètement différente de celle de Versailles où elle devra renoncer à ces habitudes et accepter des contraintes protocolaires. Elle arrive en France à l'âge de quatorze ans, pour devenir femme du futur roi Louis XVI, et déjà à cette époque-là, elle se rend compte que pour certains elle n'est qu'une étrangère. Le mariage avec le dauphin de France est un geste de réconciliation entre la France et l'Autriche arrangé par Louis XV et Marie-Thérèse.

Parmi tous les surnoms de la reine, un des plus anciens est « l'autrichienne » et des plus hostiles sont « l'autre chienne », « la Poule d'autriche », ainsi une partie de la haute noblesse exprime son mépris et son mécontentement à l'égard de l'alliance franco-autrichienne.

Si pour certains son léger accent germanique est charmant, pour d'autres il est atroce, et ce ne sont que ses premiers pas à la cour. À l'heure sanglante de la Révolution ses origines prennent place parmi toutes les reproches et « l'autrichienne » devient son opprobre.



LA MODE A COÛTÉ UN BRAS (DU PEUPLE)

« L'autrichienne » n'est pas le seul surnom de la reine tragiquement connue, « Madame Déficit » lui a été donné lors des publications des comptes du trésor. Elle est vue comme une des raisons de la pauvreté du peuple mais est-ce vrai qu'une seule personne (même avec des appétits d'une reine) en est capable ?

Les dépenses de la reine auraient pu être comparées à celles de la cour y compris les favorites des rois français, mais à l'égard du peuple, comme de plusieurs nobles d'ailleurs c'est la reine qui ruinait la France. Soit ses origines, soit son indifférence pour la vie traditionnelle de la cour a permis à tous ses ennemis de détruire son image

royale. Par une vie traditionnelle on entend l'ouverture du château à toute la noblesse, l'étiquette stricte, l'importance des rangs, des jardins à la française et beaucoup d'autres caractéristiques du château de Versailles de Louis XIV et Louis XV, toutes ses traditions ne sont pas forcément appréciés par la nouvelle reine. Marie-Antoinette lance un chantier d'un petit village royal pour pouvoir passer son temps aux côtés de ses amis proches, comme la Princesse de Lamballe, la Duchesse de Polignac. Le jardin qui entoure le Petit Trianon et le village de la reine est fait à l'anglaise, toutes ces nouveautés sont assez coûteuses, de plus elles ne correspondent pas aux intérêts d'une véritable reine de France. C'est la première fois dans l'histoire que



la reine est si peu présente à Versailles, elle crée sa propre cour dans son domaine qui est fermé car pour y accéder il faut se procurer un jeton de la reine.

La nouvelle mode ne concerne pas que son mode de vie mais aussi sa manière de s'habiller qu'on trouve inappropriée pour une reine. Dès son arrivée Marie-Antoinette résiste aux grands corps de la cour, à un corset trop serré qui est synonyme de privilège suprême. Plus tard la reine rebelle introduit comme mode la robe de gaule en mousseline de coton. Ressemblant à une simple chemise, faite de tissu utilisé (pour la ligne de corps?), cette robe provoque des scandales quand la reine la porte sur le portrait peint par Élisabeth Vigée Le Brun. Sur ce portrait rien ne montre son statut de reine, par conséquent la peintre fait un autre portrait de Marie-Antoinette en robe en sois bleue avec une coiffure plus élaborée digne d'une vraie reine de France. Toutes les innovations en matière de mode ont été faites avec Rose Bertin, la couturière de la reine, qui devient une Coco Chanel du XVIII^{ème} siècle. Pour la noblesse le choix de la couturière bourgeoise pour s'occuper de l'image de la reine a été une sorte de gifle, mais Marie-Antoinette reste fidèle à son amie couturière. Cette dernière ressent les besoins de la reine et crée des tenues plus simples et confortables, ce qui correspond à la vie de la reine dans son petit domaine. En parlant de la reine et de la mode, on sous-estime

assez souvent sa bataille pour une mode plus simple et moins contraignante. Cette simplicité n'est guère appréciée, le public la trouve indigne d'une reine et inappropriée pour son statut.

Quand on parle des dépenses de la reine et de son amour pour la mode, l'affaire du collier survient. L'affaire du collier a entaché la réputation de la reine à jamais, tout commence en 1784 quand deux joailliers proposent à la reine un collier de dix-sept diamants et de perles pour 1 600 000 livres. Bien qu'elle soit une reine de la mode et une grande amatrice des bijoux, Marie-Antoinette refuse, en considérant l'achat relativement coûteux. L'affaire se complexifie quand la comtesse de la Motte demande au cardinal de Rohan de l'acheter au nom de la reine, pour ensuite s'enfuir avec le fameux collier. Quand les bijoutiers réclament la somme gigantesque, la reine comprend le complot de la comtesse qui sera jugée en 1786 comme le cardinal. Malgré son innocence, Marie-Antoinette reste coupable et mêlée dans un scandale. Comme Goethe écrit plus tard dans sa correspondance : « Ces intrigues détruisirent la dignité royale ».

« QU'ILS MANGENT DE LA BRIOCHE ! »

La fameuse phrase attribuée à la reine, fait d'elle une femme de peu d'esprit, prête à se moquer de son peuple. En réalité, cette phrase est issue des « Confessions » de Jean-Jacques Rousseau, où elle est pro-

noncée par une princesse. D'après de nombreux historiens, il n'y a aucune trace de cette phrase dans les écrits de l'époque, il est probable que Rousseau l'invente pour son histoire. On la place dans la bouche d'une des filles de Louis XV mais le temps passe, le mépris augmente et la phrase se place dans la bouche de Marie-Antoinette. Cette phrase fait penser au système narratif populaire quand le personnage méchant propose aux gens simples une solution méprisante et inappropriée à leurs détresses. Assez souvent ce personnage est mort à la fin de l'histoire, ce qui sert de symbole de la libération pour le peuple. Ainsi, la fameuse phrase : « *S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche* » est citée dans un recueil pour enfants publié en 1931, où Marie-Antoinette est le personnage principal tué par le peuple dont elle s'était moquée. Et « *tant pis pour elle* » selon le recueil.

LE CŒUR D'ARTICHAUT

Malheureusement, ce n'est pas qu'une phrase qui a été attribuée à tort à la reine à cause des légendes urbaines, mais c'est aussi de nombreux amants et même des maitresses. La reine de France et de Navarre est considérée comme une voleuse des cœurs avec d'énormes appétits en matière d'amour. Pendant toute sa vie la reine subit des attaques personnelles à propos de ses favoris et favorites, quitte à ce que ce ne soit pas prouvé ni par les témoignages de son époque, ni par les historiens contemporains.

Des caricatures et des images pornographiques sont distribuées à Paris et au-delà, ce n'est pas le peuple qui est à la source des rumeurs mais la noblesse qui essaie de discréditer la reine depuis son jeune âge. On lui attribue de nombreuses liaisons, même avec ses meilleures amies comme la Duchesse de Polignac. La reine a des maitresses alors que roi n'en a pas - cette idée choquante s'étend en tant que preuve de la faiblesse de Louis XVI et de la perversité de Marie-Antoinette.

Aucune preuve nous permet de dire que Marie-Antoinette a trompé son mari, Louis XVI, mais la reine n'est pas insensible non plus. Une histoire d'amour traverse toute sa vie : l'histoire de Marie-Antoinette et du comte suédois de Fersen. Ce-

lui qui tombe amoureux de la reine à l'époque où elle était dauphine, quand il la rencontre pendant un bal masqué. Axel de Fersen la retrouve des années plus tard en statut de reine de France. D'après de nombreuses lettres on constate un attachement fort entre eux, mais la vie royale ne permet pas à Marie-Antoinette de vivre complètement une histoire d'amour, ce qui va de soi vu son statut, mais reste regrettable. Axel de Fersen se rend à Versailles après chaque mission militaire, en devenant un conseiller et un confident pour la reine. Malgré toutes les accusations, il ne reste plus qu'un ami fidèle, lui en tant qu'homme respectueux ne pourrait jamais sacrifier le respect pour la reine, pour son statut familial et pour son rôle politique.

LA REINE CONTRE LA FRANCE

Connue en tant que reine la plus détestée, elle est pourtant populaire et admirée à son arrivée en France. L'apparition de la future reine, ainsi que le mariage avec le dauphin de France entraînent des festivités euphoriques. Sa jeunesse sert de promesse aux français qui espèrent voir des changements dans la société et qui aspirent à une nouvelle vie pour tous.

Toutefois sa jeunesse, son manque d'expérience et sa forte envie d'être heureuse lui ont empêché d'offrir à son peuple la prospérité tant désirée. Son modernisme, sa liberté au sein de la cour, son mépris des règlements traditionnels



ont trahi Marie-Antoinette. En commençant par l'envie d'élever ses enfants, jusqu'à l'idée de jouer sur la scène devant ses domestiques, les nouveautés «antoinettiennes» n'ont pas pu être ni acceptées, ni pardonnées.

Marie-Antoinette d'Autriche est condamnée pour haute trahison, mais à son regard elle est fidèle à la France, fidèle à la monarchie absolue et à son rôle de reine. Sa trahison reste un sujet contradictoire, en prenant en compte qu'elle a trahi la France révolutionnaire qui n'était pas la sienne. Ce qui n'a pas été compris par les révolutionnaires de l'époque c'est que Marie-Antoinette n'était pas le nœud du problème mais le fruit de la tradition qui est la monarchie absolue.

Elle reste une femme fidèle, une mère attachée à ses enfants et une reine de la tête aux pieds même au moment de sa mort. Comme elle

écrit dans sa dernière lettre censée être envoyée à la sœur de Louis XVI : « *Je viens d'être condamnée non pas à une mort honteuse, elle ne l'est que pour les criminels, mais à aller rejoindre votre frère.* »

Mots-clés : Marie-Antoinette d'Autriche, France, histoire, reine

Sources utilisées :

« Les favoris de Marie-Antoinette » - Secrets d'histoire (youtube)

« Le Versailles secret de Marie-Antoinette » - ARTE (youtube)
L'éléphant n33 - « Les réputations de Marie Antoinette »

« S'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche » -Historia.fr

« Les idées reçues sur Marie-Antoinette » -Nora Minion (youtube)

→ yulya.titova.2011@mail.ru

Marie-Antoinette en chiffres



la reine a **10** sœurs et **5** frères

494 km entre sa ville natale et Paris



à **18** ans elle devient la reine de France

Reine de France pendant **18** ans, **4** mois et **11** jours



Mère de **4** enfants

la reine chausse du **36,5**



108 pièces annuelles dans sa garde-robe royale

38 monographie et **55** films sur sa vie



2 jours – la durée du procès de la reine

8 femmes françaises en Russie

En hommage à la journée internationale des droits des femmes, j'ai le plaisir de proposer aux lectrices et aux lecteurs de « Salut ! Ça va ? » les brèves biographies de huit femmes françaises remarquables, certaines connues, d'autres moins, qui ont vécu ou séjourné en Russie entre le 18^e siècle, siècle de la langue et de la culture françaises en Europe, et le 20^e siècle.



KUMAR GUHA
Traducteur français
Moscou (Russie)

MARIE-ANNE COLLOT



Marie-Anne Collot (1748-1821), par Pierre-Étienne Falconet, musée des beaux-arts de Nancy

Qui ne connaît pas, en Russie, le fameux « Cavalier d'airain », cette statue de Pierre le Grand qui est aujourd'hui l'un des symboles de Saint-Pétersbourg ? Elle a été commandée par Catherine II à un sculpteur français peu connu à l'époque, Étienne-Maurice Falconet, ami de Diderot. Mais Falconet, avant de se rendre en Russie, avait exigé qu'au contrat on ajoute qu'il serait accompagné de son élève, Marie-Anne Collot (1748-1821).

Prise en charge par Denis Diderot à la mort de son père, Marie-Anne Collot entre à l'âge de quinze ou seize ans à l'atelier d'Étienne-Maurice Falconet. Elle va apprendre son art auprès de spécialistes reconnus comme le grand portraitiste Jean-Baptiste Lemoyne (1704-

1778). Lorsqu'elle part avec Falconet pour Saint-Pétersbourg en 1767, elle a tout juste dix-huit ans, mais c'est déjà une artiste douée : l'année même de son arrivée, elle est reçue membre honoraire étranger de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg.

Comme c'est l'usage à l'époque, le travail des sculpteurs est soumis à l'examen et à l'approbation de leurs protecteurs russes et français. Voyez cette lettre de Diderot à Falconet : « Une autre chose que le prince Galitzin m'a dite et qu'il a lue dans une lettre du général Betzkoy, je crois, c'est que Mlle Collot allait s'essayer sur une de ses parentes, pour tenter immédiatement après, le buste de l'impératrice. Tout cela me convient ». Elle exécutera plusieurs bustes de l'impératrice, mais aussi de son fils, le grand-duc Paul et de Natalia Alexeïevna. Elle créera également un bas-relief du comte Grégoire Orlov qui venait de venir à bout de l'épidémie de peste à Moscou en 1771. Elle sculptera des bustes de grands hommes français : Henri IV, Sully, Voltaire, Diderot. En comparant le buste de Diderot fait par Marie-Anne Collot avec celui qu'il avait fait lui-même, Falconet pris un marteau et détruisit le sien, qu'il jugea médiocre en comparaison. On peut admirer ces œuvres aujourd'hui au musée de l'Ermitage et au Musée Russe de Saint-Pétersbourg.

C'est elle qui va être en charge de la tête de la statue équestre (1770) pour laquelle Falconet a été appelé à Saint-Pétersbourg. Elle modèle la tête d'après le masque mortuaire du tsar fait par Rastrelli, idéalisant ses traits et accentuant l'intensité du regard et les plis du front. Elle avait l'habitude de travailler à partir des masques mortuaires ou vivants des personnages qu'elle sculptait.

Comme la plupart des femmes artistes de son temps, elle a surtout

exécuté des portraits. Il lui était difficile de réaliser des sujets historiques ou mythologiques montrant un corps entier, car il était très mal vu, pour une femme, de travailler à partir d'un modèle masculin nu.

Marie-Anne Collot-Falconet quitte définitivement la Russie en novembre 1778 et en 1791, elle se retire dans le domaine de Morimont, en Moselle. Elle vivra notamment des revenus obtenus en Russie – l'impératrice s'était montrée généreuse – et elle cessera de produire. Son portrait, peint par son mari, est conservé au Musée des beaux-arts de Nancy.

ÉLIZABETH-LOUISE VIGÉE-LEBRUN



Autoportrait par Élisabeth-Louise Vigée-Lebrun

Au moment où Marie-Anne Collot réalise la tête de Pierre le Grand, en 1770, une jeune fille de 15 ans connaît à Paris son premier succès en peignant le portrait de sa mère. Il s'agit d'Élisabeth-Louise Vigée-Lebrun (1755-1842). Après avoir étudié au couvent, elle est engagée par un peintre, Desvignes, pour « apprendre à charger une palette ». Elle recevra ensuite les conseils de grands peintres, comme Jean-Bap-



Grandes Duchesses Alexandra Pavlovna and Elena Pavlovna, par Elisabeth Vigée Le Brun

tiste Greuze, et visitera de nombreuses collections privées.

Deux événements vont transformer sa vie : Jean-François Chalgrin, futur auteur de l'Arc de Triomphe à Paris, va lui commander un portrait de son maître, le comte de Provence (futur Louis XVIII) en 1776. Après cela, plusieurs grands nobles vont lui passer commande à leur tour. Cette même année, elle épouse Pierre Lebrun, antiquaire et marchand d'art passionné du jeu et des femmes. Si le mariage n'est pas heureux, ils ont en commun de savoir gérer leur argent. Dès le début de sa carrière, Elizabeth Vigée-Lebrun exigeait une somme importante pour ses portraits et ne transigeait pas sur le prix. En Russie, elle prenait entre 1000 et 2000 roubles par portrait.

Le second événement important, c'est en 1776, lorsqu'elle rencontre la reine Marie-Antoinette, qui a le même âge qu'elle, et avec qui elle va se lier d'amitié. Elizabeth Vigée-Lebrun devient peintre officielle de la reine et entre à l'Académie de peinture en 1783.

Mais lorsque la Révolution éclate en 1789, elle cesse de peindre et, craignant pour sa vie, s'enfuit en Italie, puis en Autriche. En 1795, elle part pour Saint-Petersbourg à l'invitation de Catherine II, qui lui avait déjà commandé des tableaux avant la Révolution.

Elle va rester six ans en Russie et connaîtra trois souverains : Catherine II, Paul Ier et Alexandre Ier ! En Russie, elle reçoit des commandes d'un grand nombre de nobles russes, chez qui elle est toujours la bienvenue. Catherine II lui commande le portrait de ses petites-filles, mais elle se montre très

mécontente du résultat. Elle fait une description sévère du tableau et conclut :

« Non seulement la ressemblance est manquée, mais encore les deux sœurs sont tellement défigurées, qu'il y a des gens qui se demandent laquelle est l'aînée, laquelle la cadette. Les partisans de Mme Lebrun élèvent cela aux nues, mais à mon avis, c'est bien mauvais, il fallait copier dame Nature et non pas inventer des attitudes de singes. »

On dit souvent que Catherine II était jalouse du succès de la Française. Elle n'appréciait peut-être pas le style vestimentaire d'Elizabeth, très libre et romantique, aux antipodes du style austère que l'impératrice imposait aux dames de la noblesse.

Peut-être par vengeance, voici comment, trente ans plus tard, la peintre décrit la défunte impératrice lors de sa première rencontre avec elle :

« J'étais d'abord extrêmement étonnée de la trouver très petite je me l'étais figurée d'une grandeur prodigieuse, aussi haute que sa renommée. Elle était fort grasse, mais elle avait encore un beau visage, que ses cheveux blancs et relevés encadraient à merveille, Le génie paraissait siéger sur son front large et très élevé. Ses yeux étaient doux et fins, son nez tout-à-fait grec, son teint fort animé, et sa physionomie très mobile. »

En 1801, elle apprend qu'elle a été rayée de la liste des émigrés et qu'elle a le droit de rentrer en France. Ce voyage en Russie va sans aucun doute la marquer profondément, en témoigne le fait que la première partie de ses mémoires prend la forme d'une lettre à une princesse Kourakine.

GERMAINE DE STAËL

Une autre Française va trouver que la statue de Pierre Ier exécutée par Falconet et Collot « n'est pas heureuse ». C'est Germaine de Staël (1766-1817).

Madame de Staël a passé moins de trois mois en Russie, mais ce bref séjour est un événement. Tout d'abord, elle est la fille du dernier ministre des finances de Louis XVI, Jacques Necker. Elle est également l'une des intellectuelles les plus connues en Europe : dès l'âge de quinze ans, elle commente très bril-



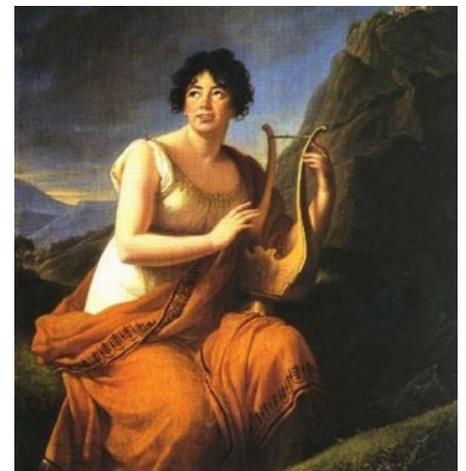
Madame de Staël

lamment *L'Esprit des lois* de Montesquieu. Adulte, elle tiendra un salon très célèbre fréquenté par les esprits les plus fins de l'époque.

Écrivaine, certains de ses ouvrages, comme *Corinne ou l'Italie* (1807), deviennent célèbres à travers toute l'Europe. Elle impressionne tout le monde par son intelligence, sa vivacité, sa curiosité intellectuelle et sa grande maîtrise de la conversation. Cette réputation va la précéder partout où elle va.

Lorsque Napoléon devient empereur, elle le critique très sévèrement. Comme celui-ci est très soucieux de l'opinion publique, il l'oblige à s'exiler. Il interdira même aux intellectuels français de lui rendre visite en Suisse, où elle tient désormais salon. Napoléon aurait même dit : « En Europe, j'ai trois ennemis : l'Angleterre, la Russie et Mme de Staël ».

En 1811, elle décide de se rendre en Russie, mais elle ne franchit la frontière qu'en juillet 1812, alors que Napoléon a déjà commen-



Mme de Staël en Corinne, par Vigée Lebrun, Musée d'Art et d'Histoire Genève.

cé à envahir le pays ! Elle va le devancer et rejoindre Kiev, Moscou, puis Saint-Petersbourg. Elle arrive à Moscou en août 1812. Elle aura le temps de visiter la ville et ses prestigieuses bibliothèques avant que tout cela ne soit réduit en cendres par le tristement fameux incendie.

Son arrivée fait sensation, sa réputation l'a précédée. Tout le monde veut savoir comment elle va trouver la Russie : barbare, civilisée ? Elle est assez critique du faible développement intellectuel du pays : « Les jeunes gens ne fréquentent l'université que pour embrasser la carrière militaire ». Mais elle est très sensible à la beauté de la langue : « l'éclat des sons de leur langue se fait remarquer par ceux-là même qui ne la comprennent pas ; elle doit être très propre à la musique et à la poésie ».

L'impression qu'elle laisse à la haute société russe est mitigée : comme sa réputation de reine de la conversation la précède, personne n'ose vraiment s'exprimer en sa présence mais tout le monde attend un bon mot de sa part qui pourra ensuite être colporté dans les salons. Mais, face au silence de ses hôtes, Mme de Staël ne se montre pas très loquace et les gens sont déçus.

MARIE-ROSE AUBERT-CHALMÉ

Si Mme de Staël, dont on peut trouver un portrait à la galerie Tretyakov, n'a pas vu Moscou occupée par les Français, il n'en est pas de même de plusieurs Fran-

çais qui vivaient là et faisaient du commerce. Parmi eux, une certaine Marie-Rose Aubert-Chalmé (avant 1790-1812). C'est l'une des Françaises de Moscou les plus connues et non sans raison. On ignore la date exacte de son arrivée à Moscou avec son mari Nicolas Aubert, mais on sait qu'elle faisait du commerce à Moscou dès 1790, en tant que marchande de mode. Témoin de sa popularité, Léon Tolstoï la cite plusieurs fois dans Guerre et Paix, comme ici :

« Quant à celles-là, dit-elle en désignant les jeunes filles, je les mènerai demain saluer la « Iverskaïa » et de là chez la Aubert Chalmé, car elles n'ont rien à mettre, j'en suis sûre, et ce n'est pas moi qui pourrais leur servir de modèle !... La mode change tous les jours, c'est à faire frémir ! »

Mme Aubert-Chalmé vendait surtout des accessoires de mode : « divers parfums, des huiles aromatiques, des crèmes, du rouge, des couleurs liquides et sèches, des lustres, de la porcelaine, des objets en bronze, des horloges, des candélabres, des vases en porcelaine, des paniers, des tabatières, une guitare, des miroirs, de la vaisselle, une statue de Cléopâtre en bronze doré, un buste en cuivre de Napoléon, des statues en bronze, des jouets, etc. ».

Marie-Rose Aubert-Chalmé a été la première Française millionnaire à Moscou. On prétend aujourd'hui qu'elle faisait de la contrebande, l'examen des archives montre que rien n'est moins vrai. Son premier magasin se trouvait sur la rue

Kouznetski Most, rue connue pour le grand nombre de ses magasins français. Ensuite, elle achète une maison en pierre près de la Tverskaya, ruelle Glinichtchevski.

Lorsque les troupes de Napoléon entrent dans Moscou, son mari a été déporté et Marie-Rose se retrouve seule avec ses enfants. On dit qu'elle aurait demandé protection à Napoléon et qu'elle serait même devenue son conseiller privé. On sait que lors de la retraite des troupes, comme beaucoup de Français, elle est partie avec la Grande Armée craignant de subir des représailles de la part des Russes. Et comme beaucoup de compatriotes, elle est morte sur le chemin du retour.

C'est sur la rue Kouznetski most que l'on trouve, quelques années plus tard, une Française qui va aussi faire parler d'elle au point qu'un film soviétique lui est consacré (« Zvezda plenitelnovo Chtchastia », avec notamment l'acteur Igor Kostolevsky, aujourd'hui marié à une Française). C'est une jeune vendeuse arrivée vers 1823 à Moscou pour travailler dans le riche magasin des Demoncy.

PAULINE GEUBLE

C'est une écrivaine française, Irène Frain, qui a suivi ses pas récemment jusqu'en Sibérie pour raconter sa vie, qui a trouvé son vrai nom dans les actes d'état civil français : Pauline Geuble (1799-1878), née à Sampigny (département de la Meuse). Son père meurt pendant la guerre d'Espagne (1809) et son oncle meurt pendant la Campagne



La maison de Marie-Rose Aubert-Chalmé, pereulok Glinichtchevsky, 6, Moscou.



Polina Annenkova

de Russie (1812). Pauline va trouver un travail de couturière dans une fabrique à Paris. Puis, à vingt-quatre ans, elle part travailler à Moscou, accompagnée de son petit chien « kom ».

En Russie, elle va connaître l'amour avec un grand A, avec un jeune noble, Ivan Annenkov, qui sera ensuite envoyé en Sibérie suite à la révolte de décembre 1825. Comme d'autres épouses de déportés, elle va demander l'autorisation au tsar de suivre celui qui n'est pas encore son époux, mais dont elle a déjà une petite fille. C'est le maître d'escrime d'Ivan, le Français Augustin Grisier, qui va l'aider à obtenir cette autorisation.

Elle va parcourir les 5500 kilomètres qui séparent Moscou d'Irkoutsk en un temps record. Mais là-bas, elle devra attendre six semaines l'autorisation de rejoindre son bien-aimé, à mille kilomètres de là. À Tchita, elle forme un groupe très solidaire avec les autres épouses de décembristes, tous nobles déchus de leurs droits. Elles s'arrangent pour trouver des moyens de contourner toutes les interdictions. On peut leur fournir de la nourriture, mais pas du vin ? Pauline préparera du coq au vin !

Elle se marie à Ivan en 1828 à Tchita et à cette occasion, se convertit à l'orthodoxie. Elle devient Praskovie Egorovna Annenkova. Annenkov sera ensuite transféré à Petrovski-Zavod (le petit chien Kom meurt à Tchita), puis à Belsk, Tobolsk et en 1856, bénéficiant d'une amnistie qui lui restitue son titre de noblesse, il s'installe à Nijni-Novgorod avec Pauline et



Ivan Annenkov



leurs enfants.

Augustin Grisier, à son retour en France, racontera cette histoire à Alexandre Dumas et celui-ci en fera un roman assez fantaisiste. Le roman sera interdit en Russie jusqu'au début du XXe siècle, car il évoque la révolte de décembre 1825. Néanmoins, il est diffusé sous le manteau. Il existe une histoire drôle sur Nicolas Ier entrant dans les appartements de sa femme : « Que lisez-vous chère amie ? Ne dites rien, je devine que c'est le dernier roman que j'ai interdit ! ». Le roman de Dumas parvient jusqu'à Pauline. Malheureusement, Dumas y écrit qu'à Paris elle était « une grisette », nom qu'on donnait aux couturières qui arrondissaient leur fin de mois en se livrant à la prostitution !

Lorsqu'un hasard extraordinaire - mais le hasard existe-t-il ? - amène Dumas à Nijni-Novgorod, il va rencontrer les héros de son roman. Mais contrairement à ce qu'il affirme, il est reçu très froidement, et Pauline lui montre ostensiblement le bracelet qu'elle s'est fait faire avec les anciennes chaînes de son mari. C'est pour répondre aux mensonges de Dumas qu'elle dictera à sa fille sa biographie.

CÉLESTINE CLARISSE SIOU

La deuxième moitié du 19e siècle est marquée par un essor de l'industrie qui va mener à une révolution industrielle en Russie au tournant du 20e siècle. On voit ainsi arriver en Russie des personnes avec un profil un peu différent : ce ne sont plus des enseignants, des hommes de lettre, des artistes, mais des ingénieurs, des industriels et des fabricants.

Parmi eux, un couple, les Siou,

fondeurs de ce qui deviendra la fabrique Bochévik sous les Soviets. Le livre anniversaire de la fabrique publié en 2013 contient une erreur qui est largement reprise sur internet et qui concerne le prénom de Mme Siou. En effet, elle ne s'appelle pas Eugénie, mais Célestine Clarisse Siou, née Christophe (1829-1902). Et c'est son deuxième prénom qui est le prénom usuel, comme souvent au 19e siècle. Clarisse et son mari arrivent à Moscou vers 1854. Adolphe Siou va travailler dans la parfumerie, et Clarisse va monter une petite confiserie sur la rue Tverskaya, dans la maison Varguine (bâtiment aujourd'hui disparu).

Clarisse Siou est sur un marché déjà concurrentiel, mais manifestement, les gens apprécient sa production, car l'affaire prend progressivement de l'ampleur. En 1869, l'entreprise est enregistrée au nom de son mari, Adolphe, et propose confiseries, chocolats et parfums, tout cela, sis maison Varguine.

Clarisse Siou peut être fière : non seulement sa petite confiserie prospère, mais ses fils, Louis et Charles, sont devenus des entrepreneurs de talent. En 1884, l'affaire passe aux mains de ses fils qui vont commander à l'architecte français Oscar Didiot l'édification d'une grande fabrique un peu plus loin sur la Tverskaya, près de la gare de Biélorussie. Clarisse aura aussi la joie de voir ses deux fils recevoir la légion d'honneur française.

En 1913, la confiserie, fournisseur officiel de la cour impériale, sort le « biscuit du jubilé » pour les 300 ans de la dynastie des Romanov. Sous les soviets, la fabrique, nationalisée, est rebaptisée « Bol-

chévik » et réduit sa gamme de production. En 1947, on crée aussi un biscuit pour fêter...Les trente ans de la Révolution bolchévique. C'est ce même biscuit qu'on trouve aujourd'hui dans les rayons de supermarché en Russie.

INÈS ARMAND



Inès Armand en 1910

Les deux femmes dont il va être question maintenant ont toutes les deux traversé la révolution d'octobre 1917 et ses événements dramatiques, mais si l'une a embrassé très tôt la cause des bolchéviks, l'autre a embrassé la religion catholique, elles avaient en commun une passion et une énergie débordante.

Inès Armand (1875-1920) est une Française devenue célèbre, au point que ses cendres sont déposées au pied des murs du Kremlin aux côtés de celles de John Reed, non loin du mausolée de Lénine. Il y a quelques années, une descendante d'Inès a publié un livre destiné à démêler le vrai du faux sur les légendes qui courent autour de cette figure de la révolution bolchévique.

Pour parler d'Inès Armand, il faut revenir à la fameuse rue Kouznetski Most. Peter et Elis Wild y tiennent un magasin. Dans les années 1870, ils envoient leur fille Nathalie apprendre le chant à Paris. Elle y rencontrera l'amour auprès d'un ténor français de l'opéra-comique, se mariera et aura plusieurs enfants, dont l'aînée se prénomme

Inès.

Inès, Française de naissance par son père, est envoyée à Moscou à l'âge de six ans, auprès de ses grands-parents, en 1881. Les Wild élèvent leur petite-fille de façon classique pour des commerçants de la classe moyenne : piano, couture, et à 17 ans, elle obtient un diplôme d'institutrice. Dans ce milieu, si l'on n'est pas commerçant, il faut se trouver un travail.

Inès fait la connaissance des Armand dans son enfance, car tous les étés, sa tante loue une maison non loin de leur propriété. Elle connaît bien les frères Armand. Inès va se marier à 19 ans à l'aîné des fils Armand. Alexandre a 26 ans à l'époque, il est l'héritier d'un bel empire : les Armand sont l'un des plus gros producteurs de tissus à Moscou et disposent d'une fortune considérable. La mère d'Alexandre est Barbara Demoncy, oui, sans doute une descendante des Demoncy qui avaient engagé Pauline au début du siècle !

Inès est très sensible à la cause des femmes. Elle écrit, par exemple, à son mari : « les hommes ne se gênent pas de montrer leur patience à notre égard comme si nous étions des enfants et non des personnes adultes comme eux. Pire, les femmes croient de façon inconsidérée les hommes alors qu'ils passent leur temps à mentir... »

D'après ses contemporains, Inès est une personne pleine d'une énergie communicative. En 1901, elle ouvre une école pour les enfants des paysans qui vivent aux alentours de leur domaine et, la même



Inès Armand

année, elle fonde et dirige la « société moscovite pour l'amélioration de la condition de la femme ». Vers 1902, Vladimir, frère cadet de son mari, lui aurait fait connaître des socialistes clandestins. Vladimir est amoureux d'Inès, de dix ans son aînée, et ils partagent les mêmes idéaux d'une société plus juste. Dans tous les cas, c'est avec lui qu'elle aura son cinquième enfant, André, en 1903, alors que Vladimir vient d'avoir 18 ans et elle, 26.

En 1905, elle fera trois mois de prison pour détention d'un pistolet. Elle sera arrêtée plusieurs fois par la suite, ce qui ne l'empêchera pas d'étudier le droit à l'université de Moscou.

En octobre 1907, elle est envoyée en déportation à Mezen, dans la région d'Arkhangelsk. Elle y organise des cours de français. Un jour, elle se déguise en paysanne et rejoint Arkhangelsk, puis la Finlande, la Suède et part retrouver Vladimir Armand à Nice, où il se trouve à cause de sa santé. Malheureusement, il succombera peu de temps après.

Inès part à Bruxelles faire des études et obtiendra un diplôme d'économie politique. En 1910, elle s'installe à Paris avec ses enfants, rue Saint-Jacques. Elle rencontre Vladimir Il'itch Oulianov - dit Lénine - et sa femme Nadejda lors des réunions de Bolchéviques. L'année suivante et pendant deux ans, ils vont être voisins, d'abord à Paris, ensuite à Longjumeau.

Grâce à son premier mari, Inès trouve un logement, qui devient un

« les hommes ne se gênent pas de montrer leur patience à notre égard comme si nous étions des enfants et non des personnes adultes comme eux. Pire, les femmes croient de façon inconsidérée les hommes alors qu'ils passent leur temps à mentir... »

JULIA DANZAS

centre de formation pour les bolchéviques à Longjumeau, dans la banlieue sud de Paris. Elle en sera la principale organisatrice. Lénine apprécie, outre ses compétences linguistiques, son dévouement total à la cause.

En juin 1912, Lénine envoie Inès en mission en Russie. Elle sera arrêtée début 1913, mais parviendra à s'enfuir. Elle rejoint les Oulianov à Cracovie, mais la même année 1913, elle quitte brusquement Cracovie pour Paris et de là, elle envoie une lettre à Lénine. C'est cette lettre qui fait penser qu'ils ont été amants. Du moins, on constate qu'ils ont éprouvé des sentiments très forts l'un pour l'autre. Mais c'est désormais du passé et ils n'auront plus que des relations « professionnelles ».

Lénine fait appel à elle pour le représenter à des conférences. Il lui écrit par exemple : « Tu connais bien les dossiers, tu parles parfaitement français et tu lis la « Pravda ». Il est très important, vois-tu, que l'exposé principal, au moins, soit lu de façon intelligente. Pour tous les exposés, bien entendu, il est indispensable d'avoir un français parfait, sinon, l'effet sera nul. »

Le 9 avril 1917, trente-deux émigrés dont dix-neuf bolcheviques obtinrent l'autorisation de quitter la Suisse en passant par l'Allemagne pour rejoindre la Russie. Lénine et Inès Armand sont dans le même train qui les conduit à Petrograd le 16 avril 1917. Elle part retrouver son mari Alexandre et ses cinq enfants à Moscou et prendre des responsabilités dans l'organisation moscovite du Parti. Elle entre à la commission exécutive du Soviet de Moscou en 1918, préside le Conseil économique de la province de Moscou, siège au bureau de la commission exécutive provinciale, entre au Comité central du Parti bolchevique et y anime la commission féminine. Inès Armand fait un bref séjour en France à la fin de l'année 1918, avec la commission soviétique chargée du rapatriement des soldats russes bloqués en France. Ils seront détenus un temps à Malloles-Bains (Nord).

Elle vivra ensuite à Moscou, à proximité du Kremlin. Malade, elle part pendant l'été 1920 se faire soigner dans le Caucase où, victime du choléra, elle meurt le 24 septembre 1920.



Julia Danzas

Julia Danzas (1879-1942) est de cinq ans la cadette d'Inès. Le nom de Danzas est bien connu, en Russie, c'est le nom du second de Pouchkine à son dernier duel. En effet, le jour de son duel, Pouchkine trouve dans la rue un ancien camarade de lycée, Konstantin Danzas, issu d'une famille noble française, et dont le père avait émigré en Russie. Konstantin acceptera d'être son second et restera à son chevet pendant son agonie jusqu'à sa mort.

Julia est issue de la branche d'un frère de Konstantin Danzas. Comme toute jeune fille noble, elle reçoit une éducation à domicile de très haute qualité. Son père meurt lorsqu'elle a huit ans, perdu dans sa recherche spirituelle. Julia, qui étudiera ensuite auprès de professeurs prestigieux en France, se sentira l'héritière spirituelle de son père et consacra sa vie à poursuivre sa réflexion.

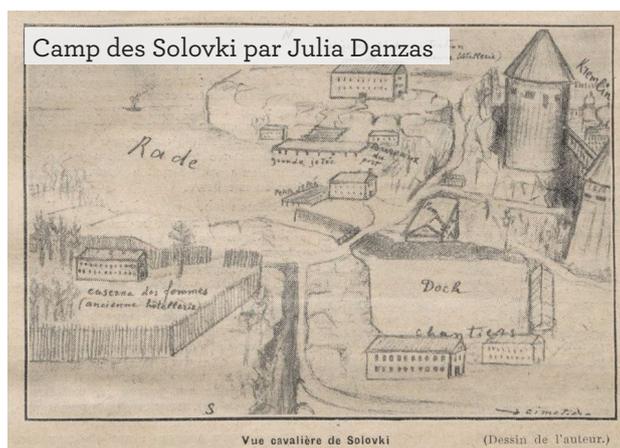
Ayant lu tous les philosophes dès l'âge de 12-13 ans, elle raconte qu'à seize ans, « Pour la première fois de ma vie, je vis que le christianisme était un grand système philosophique, abordant de front le problème du mal et les autres questions torturantes de la pensée humaine (...) Un monde nouveau se révéla pour moi, et je résolus d'étudier le christianisme au point de

vue philosophique et historique ».

Elle est d'une nature « volontaire et irascible », pour reprendre les termes de Michel Niqueux, son biographe. Elle déteste les travaux de couture et de broderie, mais elle excelle en équitation. Lorsqu'elle a 27 ans, elle devient, par l'entremise de sa famille, demoiselle d'honneur de l'impératrice Alexandra Fedorovna (femme de Nicolas II). On l'affecte aux œuvres de bienfaisance et elle disposera de deux pièces pour son travail au palais d'hiver, à Saint-Petersbourg. Elle sera un témoin privilégié du rapprochement entre l'impératrice et Raspoutine. Elle va être très active sur le front de l'aide aux femmes prisonnières, ce qui lui donne l'occasion de rencontrer Ekaterina Pechkova, l'épouse de Gorki.

Elle écrit aussi plusieurs ouvrages où elle livre le fruit de ses recherches et de ses réflexions. Ces ouvrages rencontreront un certain succès dans les milieux intellectuels. On a trouvé, dans la bibliothèque de Gorki, un exemplaire d'un de ces livres, avec de nombreuses annotations. En 1913, elle publie *En quête de la Divinité. Aperçus de l'histoire du gnosticisme*, où elle y explique, notamment, sa vision du christianisme : « Il y a dix-neuf siècles, l'humanité attendait non une réorganisation sociale, mais une parole vivante, donnant la solution à la nostalgie de la quête de Dieu (...) Aussi grand que soit le mérite de celui qui a essuyé les larmes de son prochain, plus élevé est celui qui par sa parole prophétique détache les hommes de tout souci matériel et les conduit vers les idéaux non terrestres ». Elle deviendra catholique.

Elle comprend aussi que sa vraie vocation est d'embrasser la vie monastique et, si possible, de vivre en ermite. Mais les événements du



Vue cavalière de Solovki

(Dessin de l'auteur.)

monde en décideront autrement.

Tout d'abord, la première guerre mondiale, où elle travaillera pour la Croix-Rouge sur le front, puis dans un bataillon de cosaques à cheval. Elle recevra la médaille de Saint-Georges. Ensuite, ce sont les révolutions de 1917 qu'elle voit comme une catastrophe nationale : « Tout ce qui faisait pour moi le sens et la valeur de la vie s'est effondré. Tous les idéaux sont foulés au pieds, tous les rêves sont couverts de crachats. La Russie – Troisième Rome a cessé d'exister même sous forme d'un lointain rêve lumineux. La Russie périt ! ». Obligée de travailler pour s'occuper de sa tante malade et de sa mère, elle se fait embaucher à la Bibliothèque nationale russe, où elle enseigne la bibliothéconomie, et à l'institut pédagogique Herzen, où elle enseigne l'histoire française en français, et l'histoire anglaise en anglais.

Gorki va l'aider en la recrutant pour son projet d'édition de la collection « Littérature mondiale ». Gorki, très critique du tandem Lenine-Trotsky, dont il dit qu'ils mènent « une expérience très cruelle sur le peuple russe », fait tout pour aider les intellectuels à survivre.

En 1922, elle se fait secrètement nonne, à Saint-Pétersbourg, mais en 1923, son supérieur est mis en prison. En 1924, elle écrit en France pour tenter d'intégrer le très ancien monastère de Prouilhe (Aude). En 1926, trois jours avant de recevoir son faux passeport pour quitter la Russie, elle est arrêtée. Après les prisons de Boutyrka et de la Loubianka à Moscou, on l'envoie à Irkoutsk. Le trajet, qui se fait par étapes dans des wagons dits « Stolypine », est un enfer. L'année suivante, elle est envoyée aux îles Solovki, puis sur le chantier du canal de la mer blanche.

Pendant son incarcération, elle bénéficie de l'aide d'Ekaterina Pechkova, puis de Gorki, qui parvient à la libérer en 1932, et qu'elle va pouvoir rencontrer en secret à Moscou. En 1934, elle arrive à Berlin, chez son frère, puis, elle est enfin accueillie à Prouilhe. Elle va publier le récit de sa détention sous le titre « Le Baigne Rouge ». Mais elle s'ennuie dans ce monastère où on passe son temps à coudre et à broder. Julia a besoin d'une activité intellectuelle. Elle va trouver un poste

Huit femmes, huit destins extraordinaires, si différents, remplis d'histoires et traversés par la grande Histoire. Mais tous ces parcours illustrent bien les interactions, les échanges, les liens qui ont pu se tisser entre les Françaises (et Français) et les Russes pendant ces deux derniers siècles. Ces liens continuent de se tisser et, en dépit des événements tragiques qui bousculent les destins, c'est une grande richesse pour les deux pays.

dans un centre catholique d'études russes, Istina, à Lille. Elle va y être très active et publier de nombreux articles sur l'actualité en Union Soviétique. On peut dire qu'elle est l'une des premiers soviétologues d'Europe occidentale.

En 1939, elle obtient la nationalité française, presque en même temps que son neveu Pierre, qui, lui aussi, connaîtra le Goulag, en 1943. Elle aspire alors à devenir ermite et se rend à Rome, dans l'espoir d'obtenir une affectation. Mais elle est connue pour ses grandes qualités intellectuelles et on lui commande un livre sur l'athéisme marxiste et on organise des conférences avec sa participation. En mai 1942, alors qu'elle est assise sur un banc près de la gare de Romme, elle est victime d'une crise cardiaque. Elle agonisera chez elle pendant cinq jours avant de rendre son dernier souffle.

POUR ALLER PLUS LOIN, vous pouvez commander une conférence en ligne que je propose sur zoom, et je vous recommande aussi les lectures suivantes, qui m'ont bien servi dans mes recherches :

MARIE-ANNE COLLOT

Il y a une notice sur Marie-Anne Collot dans le dictionnaire des Français et francophones en Russie en 2 volumes par V. Rjeoutski et A. Mezin, publié en 2003.

Une thèse russe sur l'œuvre de Marie-Anne Collot a été défendue en 2004 : <https://clck.ru/TV3pj>

ELISABETH VIGÉE-LEBRUN

Ses mémoires sont sur Gallica : <https://clck.ru/TV3rh>

GERMAINE DE STAËL

Ses mémoires sont aussi sur Gallica : <https://clck.ru/TV3rw>

MARIE-ROSE AUBERT CHALMÉ

Les russophones pourront explorer les documents relatifs à l'invasion de

Moscou par Napoléon et l'affaire de la maison de Marie-Rose Chalmé dans les archives dites « Chtchoukine » :

<https://clck.ru/TV3sN> (plusieurs volumes)

PAULINE GEUBLE - ses mémoires en russe sont consultable en ligne à la bibliothèque d'État : <https://clck.ru/TV3sx> (une version de 1932 qui n'est pas complète)

Je vous conseille vivement de lire le récit haletant de sa vie par Irène Frain : <https://clck.ru/TV3tR>

CLARISSE SIOU le livre anniversaire de la fabrique Siou-Bolchévick publié en 2013 et accessible en ligne et intéressant malgré les erreurs sur le prénom : <https://clck.ru/TV3to>

INÈS ARMAND

Plusieurs écrivains ont retracé l'histoire d'Inès Armand. En français, Roger Bardawill a consulté les archives d'État et rencontré des descendants pour écrire son livre, qui est épuisé, mais trouvable en bibliothèque sans doute.

En russe, Renée Armand, petite-fille d'une sœur d'Inès a aussi exploré les archives pour démêler le vrai du faux. Cela a donné un livre très personnel : <https://clck.ru/TV3uC>

JULIA DANZAS

L'historien Michel Niqueux a publié en 2020 une excellente biographie de Julia Danzas et il a ajouté en annexe certains de ses écrits, dont le fameux « Baigne rouge », mais aussi un essai sur les relations entre l'impératrice et Raspoutine, qu'elle a rencontré et dont elle connaissait bien le milieu. <https://clck.ru/TV3ut>

Mots-clés : histoire, Russie, France, femme française, Marie-Anne Collot, Élisabeth-Louise Vigée-Lebrun, Germaine de Staël, Marie-Rose Aubert-Chalmé, Pauline Geuble, Célestine Clarisse Siou, Inès Armand, Julia Danzas

→ promenades@kumartranslation.com

Retour vers le futur : influenceuses historiques

Ces pages ne sont qu'un moyen de rendre hommage aux femmes qu'on admire. Toutes les inexactitudes historiques font partie de la fantaisie des autrices.



YULIYA TITOVA
Étudiante Université de Strasbourg (France)



VALERIA KADNICHANSKAYA
Anney (France)

sidonie_gabrielle_co...  

 **285** **128,5 K** **144**
Publications Abonnés Abonnements

olymp_e_de_gouges  

 **23** **555** **45**
Publications Abonnés Abonnements

Olympe de Gouges
Écrivain
Femme de lettres  Femme politique
Journaliste  Philosophe
Féministe
La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droit !

[Modifier](#) [Promotions](#) [Statistiques](#)

marie_antoinette_dau...  

 **150** **680 K** **450**
Publications Abonnés Abonnements

Marie-Antoinette d'Autriche
Personnalité politique
Reine de France 
Mère de 4 enfants 
Influenceuse de mode 
Fan de théâtre 
#reinedelamode
#marie_antoinette_soirée

[Modifier](#) [Promotions](#) [Statistiques](#)

Sidonie-Gabrielle Colette
Écrivain
Femme de lettres  
Mime, comédienne, actrice  et journaliste 
          
! Membre de l'Académie Goncourt

[Modifier](#) [Promotions](#) [Statistiques](#)

OLYMPE_DE_GOUGES
Publications

 **olymp_e_de_gouges**
Paris, France

MARIE_ANTOINETTE_DAUTRICHE
Publications

 **marie_antoinette_dautriche**
Château de Versailles



SIDONIE_GABRIELLE_COLETTE
Publications

 **sidonie_gabrielle_colette** ...



sidonie_gabrielle_colette Je vous présente ma petite minette d'amour  

Vous savez bien comment j'adore les chats. Ça fait déjà longtemps que ces animaux sages, mignons, uniques ont trouvé leur place dans mon cœur. Dès mon enfance en Bourgogne j'ai appris à connaître et à aimer les animaux. Mais mon amour pour les chats est complètement différent. Ils sont pour moi mes vrais compagnons de vie et d'écriture.

[Voir les s...](#)

2 J'aime

A fréquenter le chat, on ne risque que de s'enrichir. Serait-ce par calcul que depuis un demi-siècle, je recherche sa compagnie? Je n'eus jamais à chercher loin: il naît sous mes pas. Chat perdu, chat de ferme traqué et traqué, maigre d'insomnie, chat de libraire embaumé d'encre, chats des crémeries et des boucheries, bien nourris, mais transis, les plantes sur le carrelage; chats poussifs de la petite bourgeoisie, enflés de moi; heureux chats despotiques qui règnent sur Claude Farrère, sur Paul Morand, - et sur moi... Tous vous me rencontrez sans surprise, non sans bonheur. Qu'entre cent chats, elle témoigne, un jour, en ma faveur, cette chatte errante et affamée qui se heurtait, en criant, à la foule que dégorge, le soir, le métro d'Auteuil. Elle me démêla, me reconnut: "Enfin, toi!... Comme tu as tardé, je n'en puis plus... Où est ta maison? Va, je te suis..." Elle me suivit, si sûre de moi que le cœur m'en battait. Ma maison lui fit peur d'abord, parce que je n'y étais pas seule. Mais elle s'habitua, et y resta quatre ans, jusqu'à sa mort accidentelle...

il y a 2 heures



[Voir les statistiques](#) [Promouvoir](#)

olymp_e_de_gouges Les mères, les filles, les sœurs, représentantes de la nation, 

Je vous rappelle que « La femme naît libre et demeure égale à l'homme en droits. » et je vous invite à me soutenir dans mon combat ! Réveillez-vous !

Je fais appel à vous mes chères compatriotes pour que « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne » puisse voir l'air.
Nous ne cesserons pas de faire le bien de notre pays ; personne n'effacera jamais ce bien !

Rejoignez-moi : Veillez signer la pétition pour proclamer vos droits et partagez vos histoires dans les commentaires !

il y a 12 minutes



marie_antoinette_dautriche Mes chers sujets 

Aujourd'hui j'ai l'intention de partager mes secrets royaux pour contourner des règles strictes de la vie si difficile et exigeante :

- Veuillez vous exprimer à travers la mode : commandez des accessoires chez @Rose_Bertin, les meilleurs volants pour des jupes, des colifichets, des éventails 🍷🍷🍷🍷🍷
- Portez le vêtement simple comme la robe gaule en mousseline de coton
- Cherchez des opportunités d'assoupir l'étiquette 🍷
- Créez votre endroit ressourçant : le mien est le jardin rustique avec une petite ferme et un village pastoral 🍷

il y a 18 minutes

gabrielle_coco_chanel



188 Publications 888 K Abonnés 250 Abonnements

Coco Chanel

Blogueur

Créatrice de mode

Fondatrice de la maison Chanel

31 rue Cambon, Paris

La beauté commence au moment où vous décidez d'être vous-même

Modifier

Promotions

Statistiques



GABRIELLE_COCO_CHANEL

Publications

gabrielle_coco_chanel Paris, France



Voir les statistiques

Promouvoir



1 J'aime

gabrielle_coco_chanel Bonjour mes élégantes dames!

Aujourd'hui j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : la nouvelle collection est disponible dans nos boutiques !

Le mélange des codes masculins-féminins et les matières adaptées à tous les jours vous feront rêver. Les nouveautés sont présentées au même titre que nos pièces phares : la jupe plissée et la petite robe noire. Laissez-vous vivre et profitez de tous les beaux moments avec un style à la fois élégant et pratique !

#chanelclassic #chanelmode #mode

il y a 4 minutes



freda_josephine_baker



123 Publications 548 K Abonnés 88 Abonnements

Joséphine Baker

Artiste

Danseuse chanteuse résistante française

Mère de 12 enfants adoptés

amours Mon pays et Paris

Modifier

Promotions

Statistiques



FREDA_JOSEPHINE_BAKER

Publications

freda_josephine_baker Lincoln Memorial



Voir les statistiques

Promouvoir



freda_josephine_baker Aujourd'hui j'ai eu l'honneur de participer à la Marche sur Washington pour l'emploi et la liberté et d'être aux côtés de Martin Luther King lors de son discours qui va certainement entrer dans l'histoire. J'étais la seule femme à prendre la parole devant cette foule immense. C'était incroyable. C'était vraiment un honneur d'être là-bas parmi tous ces gens et de partager mes pensées, mon expérience personnelle en tant qu'une femme de couleur.

J'ai quitté mon pays très jeune pour s'installer en France. La France est devenue pour moi ma deuxième patrie, le pays de liberté, le pays où je n'ai jamais été effrayée. Et cela, je veux aussi pour les États-Unis. Je veux que les gens de toutes couleurs et de toutes religions puissent vivre ensemble dans la paix et l'harmonie. Je veux qu'ils n'aient plus peur et qu'ils n'aient pas à quitter leur pays à la recherche d'une vie meilleure pour eux et leurs enfants, comme moi, je l'ai fait.

#blacklivesmatter #luttecontreleracisme #liberté #égalité #fraternité

il y a 12 minutes



simone_veil_jacob



54 Publications 145 K Abonnés 50 Abonnements

Simone Veil

Personnalité politique

Femme d'état Présidente de la Fondation pour la mémoire de la Shoah

Ministre de la Santé 1974-1979

Loi Veil - dépénalisation de l'IVG 17.01.1975

Modifier

Promotions

Statistiques



SIMONE_VEIL_JACOB

Publications

simone_veil_jacob Paris, France



Voir les statistiques

Promouvoir



1 J'aime

simone_veil_jacob Il suffit d'écouter les femmes.

Le 26 novembre 1974, moi, en tant que ministre de la Santé, monte à la tribune de l'Assemblée nationale pour défendre un de mes plus importants projets - la loi sur l'interruption volontaire de grossesse...

Dès le début, on comprenait bien que cette lutte pour les droits de toutes les femmes serait difficile et pleine de contradictions. Pourtant, on a gagné. Et aujourd'hui je suis fière de vous annoncer que tous nos efforts n'ont pas servi à rien.

Merci à toutes les Françaises d'être mobilisées pour la défense de leurs droits. Merci pour votre courage. Aujourd'hui on a le choix, on a la liberté de disposer de nos corps. Merci à toutes.

il y a 12 minutes



Adela et Celsa Speratti, pionnières de la formation des maitresses au Paraguay

Adela et Celsa Speratti, deux enseignantes paraguayennes ont reconstruit l'éducation au Paraguay, éducation ayant été reportée à cause de la guerre appelé « Guerra de la Triple Alianza » (1864-1870).



JULIE VAN DEN DORPEL DE BOLP
Enseignante
Asunción (Paraguay)

Adela et Celsa Speratti, deux enseignantes paraguayennes ont reconstruit l'éducation au Paraguay, éducation ayant été reportée à cause de la guerre appelé « Guerra de la Triple Alianza » (1864-1870). Orphelines de père, abattu pendant cette guerre, la mère decida d'aller chercher de meilleures opportunités en Argentine, pays voisin du Paraguay. C'est dans ce pays où les sœurs Speratti furent diplômées de l'École Normale comme professeurs d'école primaires. En tant qu'étudiantes exceptionnelles, elles furent immédiatement embauchées par la même institution afin de travailler comme formatrices des maitres d'école.

En 1890, le gouvernement national du Paraguay a demandé à ces prestigieuses enseignantes paraguayennes de revenir dans leur pays, pour organiser l'éducation publique pour les femmes. Elles acceptèrent le défi et créèrent l'École Normale des enseignants du Paraguay dont Adela Speratti devint la première directrice.

Adela et Celsa ont beaucoup travaillé pour ériger une institution avec tous les outils pédagogiques les plus modernes possibles servant à préparer des jeunes femmes à devenir enseignantes. A savoir qu'à l'époque l'enseignement était la seule profession admise à exercer par les femmes en dehors des tâches domestique tenant compte que la société paraguayenne était marquée par le machisme –les hommes n'étant pas nombreux après la guerre–.

Les sœurs Adela et Celsa Sperat-



*..à l'époque
l'enseignement était
la seule profession
admise à exercer
par les femmes en
dehors des tâches
domestiques ...*





Les sœurs Adela et Celsa Speratti sont aujourd'hui, pour nous les femmes enseignantes, les symboles de l'excellence dans l'enseignement ainsi que personnel et professionnel.

ti sont aujourd'hui, pour nous les femmes enseignantes, les symboles de l'excellence dans l'enseignement ainsi que personnel et professionnel. Elles représentent toutes les deux la génération de compatriotes survivantes après la grande guerre qui ont façonné la structure sociale et ont changé l'évolution historique du Paraguay.

Leur contribution éducative et culturelle à la société paraguayenne mérite d'être appelées « pionnières de la profession d'enseignante ». D'autres arguments peuvent également attester cette dénomination. Tout d'abord, leur patriotisme car elles ont accepté l'invitation de revenir à la patrie afin de reconstruire le système éducatif, en dépit de la jouissance de meilleurs avantages profession-

nels et des salaires plus élevés où elles demeuraient à l'étranger. En outre, leurs mérites académiques et leur oeuvre formative, malgré le manque de moyens matériels, ont contribué au développement du système éducatif du Paraguay. En fin, elles représentent le courage et le sacrifice des femmes paraguayennes dont les résultats s'avaient avantageux dans la reconstruction du Paraguay qui renaissait progressivement après la guerre.

Le travail culturel accompli par Adela et Celsa Speratti a toujours été noble, efficace et altruiste. Elles ont donné l'occasion à un grand nombre de jeunes filles de devenir enseignantes des filles analphabètes qui existaient dans le pays à ce moment. Plusieurs de ces jeunes filles venaient de province

s'éduquer dans la capitale du pays, Asunción, et ne pouvant soubvenir à leurs besoins, étaient accueillies chez les sœurs Speratti.

Adela est décédée de façon inattendue en 1902, à l'âge de 36 ou 37 ans, au moment où son programme éducatif était en pleine vigueur. Elle a reçu le juste hommage de ses concitoyens : une école primaire supérieure située à Asunción porte son nom et on retrouve un buste à sa mémoire dans la cour de l'Ecole Normale des maîtres.

Celsa Speratti est décédée en 1938 à l'âge de 69 ou 70 ans. Une plaque commémorative en son honneur et une école à Asunción porte son nom.

Les visages de deux sœurs qui contribuèrent largement à la reconstruction de l'éducation primaire au Paraguay est gravé sur un billet de la monnaie locale utilisée, le Guaraní.

Au Paraguay, la Journée des femmes est célébrée tous les 24 février en commémoration de la première Asssemblée des femmes américaines qui a eu lieu sur la Plaza de Mayo dans la ville d'Asunción en 1867. À cette date, un groupe de femmes, aussi bien de la capitale que de l'intérieur, avaient décidé d'offrir leurs bijoux et leurs objets de valeur afin de collaborer avec la cause nationale de la guerre contre les trois puissances alliées « La Guerra de la Triple Alianza ». Ces femmes sont connues sous le nom de « Las Residentas ».

Mots-clés : Adela et Celsa Speratti, enseignant, enseignement, Paraguay, école

Mme Julie Van den Dorpel de Bolf habite à Encarnación, au sud du Paraguay. En tant que professeur de Français Langue Étrangère, elle enseigne dans deux établissements secondaires de la ville et assure des cours privés. Elle est l'auteur de la méthode nommée Français du Tourisme, cours 1 et 2, méthode adaptée au développement touristique de la ville où elle demeure. Actuellement, elle est la présidente de l'Association des Francophones et Francophiles d'Encarnación, AFE.



→ juliebolff8@gmail.com

Mercedes Sandoval

femme Paraguayenne distinguée



DRA. GLORIA MEDINA
Présidente APPF
Asunción (Paraguay)



DRA. GLORIA MELGAREJO GRANADA
Membre APPF
Asunción (Paraguay)

fessionnelles et des Affaires ; le Conseil National de Femmes et la Coordinatrice des Femmes du Paraguay.

Elle a porté conseil au Comité Paraguayen de Coopération avec la Commission Interaméricaine des Femmes. Elle a rédigé l'Avant-Projet de Modification du Code Civil, sanctionné en 1986, qui a éliminé une série de discriminations contre les droits civils de la femme stipulés dans ce Code.

En tant que Leader, elle a convoqué à des Forums interinstitutionnels de femmes paraguayennes, et a marqué une trace importante dans la réflexion et les revendications féminines.

Mercedes Sandoval fut la première à recevoir la distinction que la Municipalité d'Asunción a octroyée en quelques occasions, en célébration de la date du 8 mars, à celles qui ont été à la tête des luttes pour les droits des femmes.

Elle fut aussi la première personne à recevoir le Prix César Garay, accordé à ceux qui ont apporté des contributions fondamentales pour le développement du droit et de la justice au Paraguay.

Elle a également donné forme à la proposition de modification partielle du Code Civil, qui fut conçue de manière participative lors de deux Rencontres Nationales de Femmes. Elle a aussi collaboré dans la rédaction en forme d'articles, des propositions des Forums de



Femmes pour la Constituante.

On lui doit aussi la Loi des Adoptions, qui a mis fin à la vente et l'exportation d'enfants du Paraguay vers les pays riches, ou des foyers démunis vers les foyers aisés du Paraguay.

Pour les féministes des deux dernières décennies du XXe siècle qui ont eu le privilège de la compter comme partenaire, Mercedes possédait une grande intelligence et un sens de l'humour éblouissant. Elle était surtout meilleure oratrice qu'écrivaine, ses articles n'arrivent pas à transmettre la richesse de ses conférences ou même pas de ses interventions improvisées.

Ce serait presque impossible de penser aux grandes conquêtes des femmes paraguayennes après l'ouverture politique de 1989 (Déposition du Dictateur Stroessner), sans évoquer les œuvres, la personnalité et la force d'esprit de Mercedes Sandoval.

Son décès a eu lieu à Asunción le 7 février 2005.

Sources utilisées:

Bareiro, L. et al. (2005). *Mujer*. N° 173. CDE: Asunción.

González Bosio, B. (s/f). *Mujer paraguaya*. Asunción.
<https://clck.ru/TbyxX>

Mots-clés : Paraguay, femme, mouvement féministe, droits des femmes, Jour de la Femme paraguayenne



Le 24 février, le Paraguay fête le Jour de la Femme paraguayenne. Cette date a été retenue sur le calendrier officiel pour évoquer l'Assemblée de Femmes qui a eu lieu le 24 février 1867 - « Première Assemblée de Femmes américaines » - dans laquelle des femmes de la capitale et de l'intérieur du pays ont contribué avec tout ce qu'elles avaient de valeur pour aider la cause de la Guerre Guasu ou Guerre de la Triple Alliance.¹

Mercedes Sandoval de Hempel est une pionnière du mouvement féministe dans le Paraguay. Elle a étudié la situation et la condition de la femme paraguayenne. En tant qu'avocate, elle a lutté sans cesse en faveur des droits de la Femme. Elle est née à Asunción le 8 février 1919.

L'une de ses devises : « Même les étrangers votent, pourquoi pas les femmes paraguayennes », figurait sur les pancartes portées par un petit groupe suffragiste lors de la manifestation pour le droit de voter. Le vote féminin au Paraguay fut approuvé en 1961.

Diplômée de la Faculté de Droit de l'Université Nationale d'Asunción avec les meilleures notes, elle se spécialise en Droit de la femme, la famille et les mineurs.

Fondatrice de la Ligue Paraguayenne des Droits de la Femme et de l'Association Paraguayenne d'Universitaires diplômées. Fondatrice de plusieurs entités telles que l'Association des Femmes Pro-

¹ Guerre qui a confronté l'Argentine, le Brésil et l'Uruguay contre le Paraguay (1865-1870).

À la Modigliani



ELENA SEYITMEDOVA
Enseignante
École 7 de Tsiolkovski
Région Amourskaya
(Russie)

A la veille de La journée internationale de la femme, le 8 mars, des élèves qui étudient le français à l'école secondaire n° 7 de la ville de Tsiolkovski, dans la région Amourskaya, ont participé à master-class « Portrait à la manière d'Amedeo Modigliani ». Les écoliers ont non seulement abordé habilement la question, mais ont également parlé du travail du grand artiste en français.

Modigliani rêvait de créer son propre temple de la Beauté, créant des images de belles femmes au cou allongé de cygne. Les femmes ont toujours aimé et recherché l'amour d'un Italien incroyablement beau, mais il rêvait et attendait une femme célibataire qui deviendrait son éternel et véritable amour. Son image lui est venue plus d'une fois dans un rêve.



Polyantseva Irina
9B classe
«Portrait de mon amie»
«Портрет моей подруги»



Aistova Nastya
9A classe
«Даме с оранжевыми волосами»
«Dame aux cheveux oranges»

L'amour

*C'est parfois un serpent magique,
Lové près de ton cœur.
C'est parfois un pigeon qui roucoule,
Sur la fenêtre blanche.*

*C'est parfois sous le givre qui brille
La vision d'une fleur.
Mais mène, en secret, à coup sur,
Loin de la joie tranquille.*

*Il sait pleurer si doucement
Dans la prière du violon,
Il fait peur quand on le devine
Sur des lèvres que jamais on n'avait vues.*

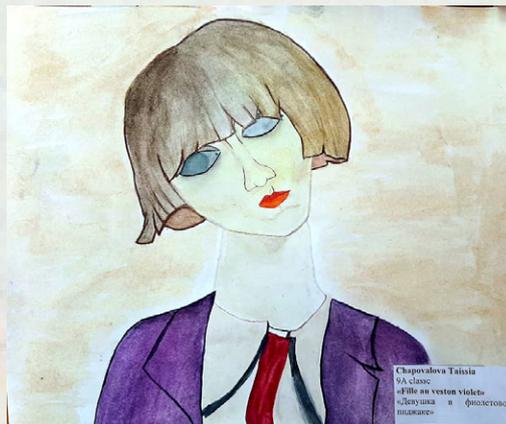
1911
Anna Akhmatova
Editions Gallimard, 2005



Par Veronika Serikova,
la classe de 8e



Koulikova Varvara
9B classe
«Madame van Meuden»
«Госпожа ван Мейден»



Skaropavlova Taisiya
9A classe
«Девушка в фиолетовом пиджаке»
« fille au veston violet »



Manyoguina Milana
9B classe
«Jeunesse»
«Юность»

Marie Le Jars de Gournay, celle qui voulait vivre de sa plume !

Pendant longtemps, Marie Le Jars de Gournay (1565-1645) n'a été connue que pour avoir réalisé l'édition posthume des *Essais*, de Michel de Montaigne.

Pourtant, la redécouverte et la publication d'une partie de ses œuvres ont montré qu'elle était une femme hors du commun et, incontestablement, une des premières féministes françaises.



GISÈLE DURERO-KOSEOGLU
Professeur de français
Istanbul (Turquie)

Née dans la petite aristocratie de Picardie, où elle grandit au château de Gournay, aînée d'une famille de six enfants, Marie refuse très tôt de suivre la voie tracée aux filles de son époque, la préparation du trousseau et le mariage. Au contraire, dès son plus jeune âge, elle manifeste du goût pour la lecture et la littérature, au point d'apprendre toute seule le latin. Elle refuse de n'être qu'une « quenouille », métonymie par laquelle on désignait alors les femmes.

Lorsque, l'année de ses dix-huit ans, elle découvre les *Essais* de Michel de Montaigne, elle est tellement envoûtée par l'œuvre qu'elle ne rêve plus que de rencontrer l'homme, vers lequel l'attire une « sympathie fatale ». Ce n'est que cinq ans plus tard que, profitant d'un voyage à Paris, elle lui écrit enfin et contre toute attente, Montaigne lui donne rendez-vous pour le lendemain. On a beaucoup épilougué sur leur coup de foudre. « Je ne regarde plus qu'elle au monde », confie Montaigne, évoquant aussi avec nostalgie « la véhémence façon dont elle (l') aima et (le) désira longtemps » ... Il lui offre même une bague en diamants ornée de deux initiales « M » entrelacées. Mais Montaigne a cinquante-cinq ans, il est marié et Marie n'a que vingt-trois ans et une mère qui la surveille. Quoi qu'il en soit, Montaigne va se rendre plusieurs fois, cette année-là, au château de Gournay



pour rencontrer celle qu'il nomme désormais sa « fille d'alliance ». Leurs échanges intellectuels aboutissent à ce que Marie note sous la dictée toutes les dernières modifications que Montaigne souhaite effectuer dans ses *Essais*. Ils ne se reverront plus mais continueront à s'écrire. La même année, Marie écrit *Le Promenoir de Monsieur de*

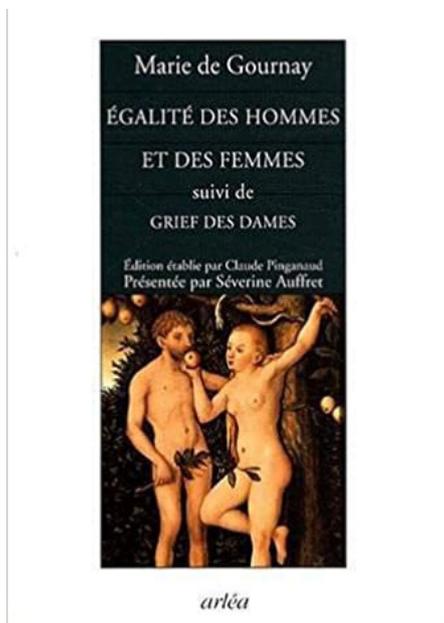
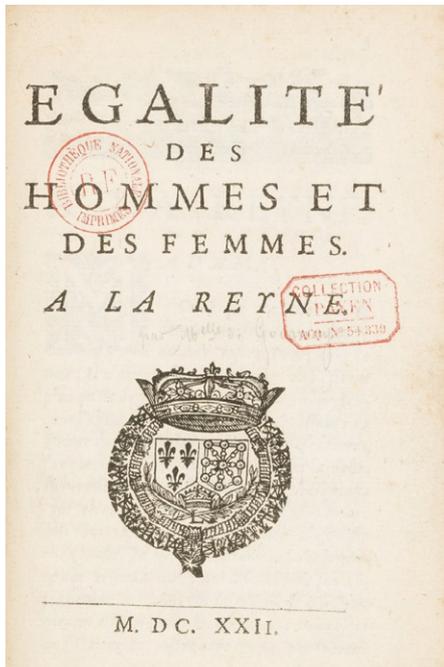


Montaigne, un roman allégorique où elle encourage les dames à s'instruire et à ne pas tomber dans « le pestilent désastre de dépendre d'autrui ».

À la mort de sa mère, Marie de Gournay, âgée de vingt-six ans, décide de réaliser sa vocation : elle part vivre seule à Paris, dans un but un peu extraordinaire pour l'époque : ne pas se marier, se consacrer à l'écriture et vivre de sa plume ! Lorsque Montaigne s'éteint, le 15 septembre 1592, en lui léguant sa célèbre bibliothèque, elle s'abandonne au désespoir : « J'étais sa fille, je suis son sépulcre, j'étais son second être, je suis ses cendres », écrit-elle. Mais Françoise de Montaigne, la veuve de l'écrivain, lui confie une mission : réaliser la première édition posthume des *Essais*. Marie se lance alors dans l'immense tâche, effectuant les corrections et ajouts souhaités par le célèbre écrivain et rédigeant une longue préface.

Son activité littéraire ne s'arrête pas là. Comme elle en avait rêvé, elle devient femme de lettres ! Elle va écrire une quarantaine d'essais, un roman et publier une multitude de traductions d'auteurs latins. Elle écrit même, à l'usage du futur Louis XIII, un *Abrégé d'éducation pour le prince souverain*.

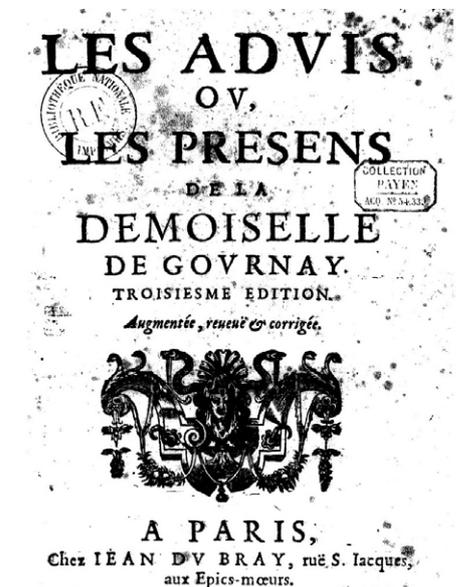
Pourtant, Marie de Gournay doit sans cesse lutter contre l'adversité. On dénigre aussi cette « femme savante » parce qu'elle réfute, dans certains de ses textes, les thèses de Montaigne, qu'elle juge, malgré son admiration, trop misogyne. Mais avec le temps, Marie apprend à se défendre et rédige des pamphlets contre ceux qui se moquent d'elle en la traitant de « vieille sybille ridicule ». Malheureusement, ses difficultés financières sont telles qu'elle est contrainte de travailler comme



Bien qu'elle fréquente de nombreux intellectuels de son temps, elle est souvent raillée pour son célibat et ses écrits où elle demande qu'on puisse reconnaître à la femme le statut d'écrivain.

« écrivain fantôme », en prêtant sa plume à des personnalités de son époque. Admiratif de son courage, Richelieu lui accordera le privilège royal nécessaire à la publication de ses œuvres et la gratifiera, même momentanément, d'une pension royale mais elle passera l'essentiel de sa vie dans la pauvreté.

Ses deux ouvrages de références sont *L'égalité des hommes et des femmes*, dédié à la reine Anne d'Autriche, en 1622, et *Le Grief des Dames*, en 1626. Elle prône une égalité totale entre les sexes, demande l'accès des femmes à l'instruction et dénonce particulièrement les discriminations dans le domaine de la culture, en s'insurgeant contre ceux qui « méprisent les femmes sans les ouïr et sans lire leurs écrits ».



Par son choix de vie et d'écriture coûte que coûte, sa détermination à devenir une écrivaine à l'époque où la culture est refusée aux femmes, Marie de Gournay fait figure de pionnière.

Désolée de constater que son siècle ne la comprenait pas, elle espérait obtenir la reconnaissance de ses écrits « dans le futur ». C'est en partie ce qui s'est produit, puisque ses deux ouvrages principaux ont été enfin republiés au XXI^e siècle, même s'il a fallu quatre cents ans pour les sortir des oubliettes...

Née à Cannes, **Gisèle Durero-Köseoglu**, lauréate du Grand Prix de poésie du Président de la République française, professeur de Lettres à Istanbul depuis 1983, décorée des Palmes académiques, est une des principales représentantes de la littérature francophone de Turquie.

Elle est l'auteur de recueils de poèmes et de romans publiés en Turquie aux Éditions GiTa : *La Trilogie d'Istanbul*, *Fenêtres d'Istanbul* (2003), *Grimoire d'Istanbul* (2006), *Secrets d'Istanbul* (2008) ; deux romans historiques, *La Sultane Mahpéri* (2004) *Sultane Gurdju Soleil du Lion* (2015), *Mes Istamboulines* (2010), *Janus Istanbul* (2012), guide en turc *La Côte d'Azur* (2017) *Journal de la Librairie du Bosphore* (2021, inédit)...

Femmes écrivaines et femmes lectrices

Les femmes sont entrées sur la scène littéraire à la fin du XVIIIe siècle, dès l'avènement du Siècle des Lumières.



NATALIA KIREEVA

Enseignante, maître de conférences
Université pédagogique d'État de
Blagovestchensk (Russie)

Elles se sont aussitôt montrées des auteures accomplies, et ont même créé de nombreux courants littéraires (par exemple, Mary Shelley, femme de lettre anglaise, auteur du roman « Frankenstein, ou Prométhée moderne », est considérée comme la fondatrice de la science-fiction).

Et pourtant, pendant longtemps, l'écriture des femmes n'a pas été très appréciée, étant considérée comme l'apanage des hommes. A tel point que l'écrivain française du 19ème siècle Aurore Dupin (devenue baronne Dudevant) portait des vêtements d'hommes et publiait ses œuvres sous le pseudonyme masculin de Georges Sand.

Ce n'est pas parce qu'elle avait peur de se faire critiquer. C'était

une sorte de protestation : elle n'aimait pas la position de la femme dans la société, mais personne ne voulait que l'appel au changement vienne de la part d'une femme. Et elle s'est présentée comme un homme et a commencé à écrire des romans sur les femmes capables de changer leur vie et la vie des autres.

Je me souviens avoir lu les romans de George Sand « Consuelo » et « La comtesse Rudolstadt ». Très impressionnée, j'ai réalisé que je voulais et que je pouvais aussi changer moi-même et peut-être changer le monde qui m'entoure !

*Au 20ème siècle
les femmes
conquièrent de plus
en plus d'espace
dans le monde de la
littérature, devenant
réputées et reconnues
dans certains
domaines.*

Par exemple, Agatha Christie est la reine du roman policier anglais classique. Tout n'étant pas facile pour elle, elle a dû surmonter beaucoup de stéréotypes. Et je m'en suis assurée un jour après avoir lu son autobiographie. Cette lecture m'a aussi inspirée parce que l'écrivaine avait fait face aux épreuves et elle semblait donner de l'espoir aux

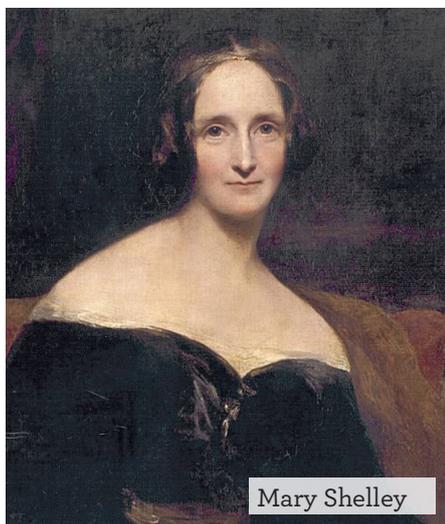
autres femmes : n'ayez pas peur, vous pouvez le faire aussi !

Au 21ème siècle les écrivaines n'ont plus à trouver des excuses pour leurs créations littéraires. Mais j'ai observé à plusieurs reprises une autre tendance : ce sont les lectrices qui sont gênées et intimidées. Oui-oui ! Beaucoup de femmes aiment lire des romans féminins, mais elles ont honte de reconnaître leur passion et l'avouer aux autres.

J'ai constaté que mes étudiants se moquent souvent de ceux qui manifestent ouvertement leur passion pour ce genre de littérature. Je pense que parfois ils ont peur de se faire passer, aux yeux de leurs collègues-philologues, pour quelqu'un au mauvais goût esthétique parce que, après tout, la littérature de masse est jugée pour sa standardisation et son infériorité artistique.

Mais je ne suis pas d'accord avec cette opinion sur la littérature de masse (les romans écrits par de femmes en font partie). J'en ai beaucoup lu et je déclare avec certitude : ces romans féminins jouent un rôle très important !

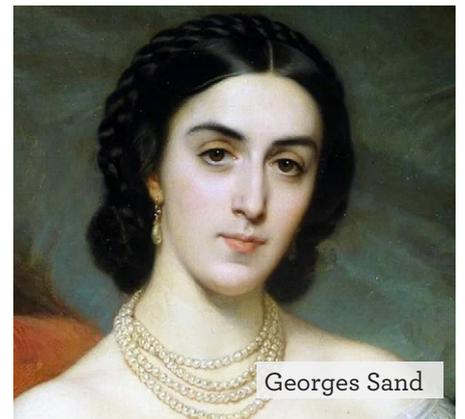
Ces livres propagent des idées spécifiques sur ce que la société attend de la femme et ce qu'elle est prête à lui autoriser. Bien sûr, en règle générale dans la littérature de masse, vous trouverez peu de personnages femmes qui enfreignent les interdictions et vont à l'encontre du cours général de la vie. Mais il y a beaucoup de femmes qui sont capables de sentir les humeurs de la société prête aux changements et d'en profiter pour changer leur existence!



Mary Shelley



Agatha Christie



Georges Sand

Par conséquent, lire la littérature féminine - si votre âme vous le demande - est non seulement possible, c'est voire nécessaire. Elle nous procure une relaxation psychologique et nous nourrit d'énergie positive. C'est un bon soutien pour nos idées et aspirations. Elle permet aussi de se détendre ou de s'amuser en lisant, de se ressourcer et de regarder vers l'avenir avec espoir.

Je me souviens d'une des premières expériences de lecture de romans féminins. Je travaillais comme journaliste dans un journal provincial et je me suis retrouvée contrainte de résoudre une question personnelle compliquée : poursuivre mes études et mes recherches pour le doctorat ou devenir une épouse et une mère? Mes copines me dissuadaient de la carrière de chercheuse : tu seras un « bas-bleu », tu ne pourras plus te marier plus tard, tu passeras des soirées solitaires en compagnie d'un chat et de ta thèse de doctorat.

Et justement à ce moment-là je suis tombée sur un roman dont l'héroïne se trouvait confrontée au même dilemme. Je l'ai lu et j'ai pris ma décision : je vais poursuivre mes études, ce n'est pas une carrière de chercheuse qui m'empêchera de mener une vie personnelle. Et c'est ce qui arrivé. En plus, c'est au cours de mes études de doctorat, lors d'une conférence scientifique, que j'ai rencontré l'homme qui m'était destiné et qui m'a épousée !

Alors, pour ceux qui veulent découvrir et comprendre l'évolution des idées sur le rôle et la place des femmes dans la société, le roman féminin devient une source précieuse d'informations. Après tout, il est beaucoup plus facile d'emprun-

ter dans la bibliothèque des livres écrits à des époques différentes que de rechercher des journaux de ces années-là, d'écouter des émissions de radio, de regarder des émissions de télévision ou de feuilleter des sites de médias à la recherche de documents appropriés sur une époque quelconque.

Dans les romans féminins nous découvrons des idées, pertinentes pour telles ou telle époque, sur la place de la femme dans la société, sur les opportunités qui s'offrent à elle et les voies pour son développement.

Voici une petite liste de recommandations pour ceux qui veulent voir l'évolution de l'image de la femme, ses rôles et ses opportunités dans les romans américains des années 1980, 1990, 2000, 2010 : Sandra Brown « Slow Heat in Heaven » (1988), Susan Elizabeth Phillips « Honey Moon » (1993), Kathryn Stockket « The Help » (2009), Kristin Hannah « The Great Alone » (2018).

Quand les auteures des romans se tournent vers les thèmes du destin, du choix, de la défense, des limites, des envies et des préférences, ils pensent bien sûr à nous, leurs lectrices. Ils cherchent à nous

remonter le moral, nous inspirer, nous orienter sur le chemin de la vie et changer nous-mêmes pour le mieux.

Je suis très heureuse que ce genre de littérature existe. Je suis heureuse de pouvoir ouvrir un roman écrit par une femme et pour les femmes aux moments de tristesse ou d'angoisse où j'ai besoin de revivre des sensations romantiques ou bien de trouver une confirmation à mes idées... J'ouvre un livre et je plonge dans le monde de fantaisie. Je reviens après dans la réalité et vis ma vie, mon histoire tout en restant courageusement mon propre auteur.

Mots-clés: littérature, femme, écrivaine, lecture, roman féminin

Traduit par Olga Kukharensko

→ stonerk@mail.ru



Kristin Hannah



Sandra Brown



Susan Elizabeth Phillips



Kathryn Stockket

La femme-artiste à travers les époques

Dans son essai « Une chambre à soi », Virginia Wolfe parle des femmes dans la littérature. Comment sont-elles, quelles pensées apportent-elles à la littérature, comment vivent-elles, de quoi rêvent-elles ?



KSENIA LOCHKAREVA
Étudiante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchtchensk
(Russie)

L'œuvre est écrite sous la forme des réflexions de l'auteure que nous suivons grâce à l'enchaînement des pensées de son héroïne. On la retrouve d'abord à Oxbridge, où il est interdit à l'héroïne de marcher sur la pelouse ni d'entrer dans la bibliothèque parce qu'elle est femme. Puis on assiste tour à tour à deux déjeuners : au collège de garçons et au collège de filles, où l'on remarque un contraste terrifiant entre le dîner luxuriant pour les garçons et le dîner maigre pour les filles. Les deux scènes qu'elle a vues amènent l'héroïne à se demander : « Pourquoi les hommes prospèrent-ils et les femmes sont-elles obligées de traîner une existence misérable et dépendante ? » Pourquoi les mères n'ont-elles pas laissé un héritage digne à leurs filles ? « Comment la pauvreté affecte-t-elle la créativité ? » À la recherche d'une réponse objective, elle se rend à la bibliothèque, où, étonnée, elle découvre que la femme est « un animal le plus étudié de la Terre ». Alors, l'héroïne en vient à avoir une pensée effrayante : « Des messieurs je-sais-tout et des griffonneurs, des hommes titulaires d'une maîtrise en arts et ou sans maîtrise consacrent leurs essais et romans aux femmes. Et ils ne se font remarquer que parce qu'ils ne sont pas des femmes ». Il est intéressant que dans le monde moderne, des hommes soi-disant philosophes et psychologues écrivent leurs secrets de « bonheur » susceptibles de sauver certainement les femmes de

la vieillesse solitaire entourées de chats. Mais, plus horrible encore, les femmes elles-mêmes créent d'innombrables quantités d'écrits qui ancrent leur rôle de soumission.

Les hommes de différentes catégories intellectuelles pensent aux femmes. Mary Baton (Virginia Woolf), après avoir passé une matinée à la bibliothèque en lisant des textes décrivant l'infériorité des femmes, arrivait à peine à étouffer sa colère, voire sa rage. Ayant barré le méchant professeur qu'elle avait récemment dessiné, elle s'est calmée et s'est demandée : « Pourquoi les hommes qui écrivent des essais et des romans sur les femmes sont-ils en colère contre elles ? » Après tout, ces hommes ont tout : argent, statut, pouvoir, liberté, choix. Et voici la réponse à la question : « La vie et pour les hommes, et pour les femmes est une lutte constante. Et cela demande de la force et du courage remarquables. Et surtout, nous, victimes des illusions, nous avons besoin de confiance en nous ».

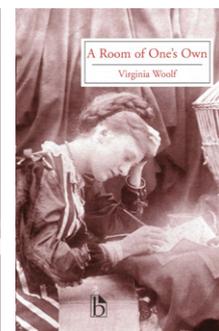
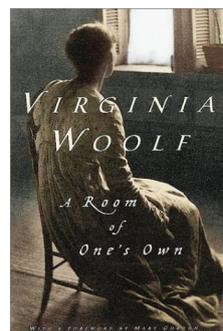
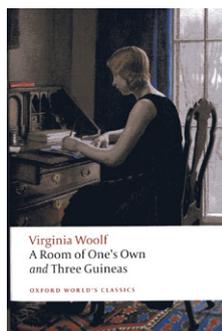
La confiance masculine peut être acquise de différentes manières, par exemple en apprenant à évaluer et apprécier ses propres succès sans se comparer aux autres ou élever l'estime de soi-même en se référant à une personne plus faible. Il s'agit d'une sorte de fata morgana : pour se sentir bien il faut s'affirmer au détriment d'un autre. Obtenir un soulagement temporaire, puis aller à nouveau chercher une source de recharge chez son épouse, sa servante, sa secrétaire et en général chez toute femme qu'on rencontre. L'estime de soi malsaine des hommes provoque de la colère envers les femmes : « Pendant de nombreuses années, une femme a servi de miroir magique dans lequel un homme se voyait géant. Sans cette ma-



Portrait de Virginia Woolf à 20 ans par George Charles Beresford, 1902

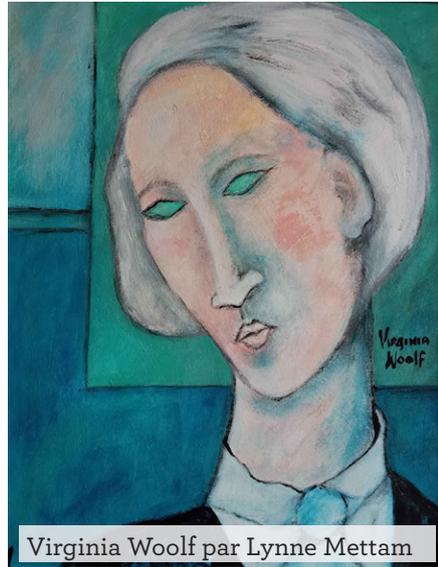
gie, la terre serait sûrement restée une jungle sauvage à ce jour ».

L'héroïne réfléchit sur la psychologie des sexes en buvant du café. À ce moment-là, une idée lui vint : à quel point il est merveilleux d'avoir cinq cents livres rien que pour elle, et qu'aucun mari ne puisse les réclamer. Il est aussi formidable de ne plus accepter n'importe quel travail mal rémunéré pour pouvoir joindre les deux bouts. Et puis : « Je n'ai aucune raison de haïr les hommes. Ils ne peuvent pas m'offenser. Désormais, ma vie ne dépend plus d'eux. » C'est alors que lors l'héroïne, sans le réaliser elle-même, a changé son attitude envers les hommes. En fait, ils sont beaucoup plus malheureux. Ils ont besoin de chercher un miroir chez une femme, d'avoir un emploi peu aimé, ils sont tourmentés par la cupidité. Se livrant à des réflexions sur sa vie bienheureuse, elle exprime l'espoir que bientôt toutes les femmes seront libres. En partie, ses aspirations se réaliseront dans un proche avenir : l'édu-





Virginia Woolf par Roger Fry, 1917



Virginia Woolf par Lynne Mettam



Virginia Woolf par Vanessa Bell, 1912

cation sera accessible, les femmes pourront s'occuper de ce qu'elles souhaitent.

Les réflexions sur la psychologie des sexes sont suivies par une nouvelle question : « Dans quelles conditions vivent les femmes ? » Mary examine la bibliothèque. Un volume de « L'histoire sociale de l'Angleterre » écrit par le professeur Trevelyan attire son attention. Elle ouvre le chapitre « Situation des femmes » dans lequel elle apprend qu'au XVe siècle les femmes sont considérées presque comme une chose sans visage. Deux cents ans plus tard, la position des femmes de la classe moyenne et supérieure s'améliore. Elles ne sont plus un rien invisible, bien qu'elles restent toujours en situation de dépendance après le mariage. Les femmes sont en fait des « suppléments aux hommes ». Dans une situation de servitude et de subordination, elles ne peuvent pas créer. Ceci n'est que le reflet du portrait d'une femme en réalité.

Depuis l'Antiquité, dans la littérature, les poètes glorifiaient les femmes et leur chantaient des louanges. Une double image se dessine : *« une femme se croit une personne bien importante, mais en fait personne ne la considère comme égale ; des milliers de vers sont dédiés à une femme, mais l'histoire ne parle pas d'elle un seul instant ; dans les livres, une femme subjugue les rois et les conquérants, et dans la vie elle devient l'esclave d'un garçon que ses parents l'ont forcée à épouser ; les pensées les plus sages et les plus inspirées sont mises dans la bouche des héroïnes littéraires, mais en réalité les femmes savaient à peine lire et écrire. »* Il s'avère qu'avant le XIXe siècle, la conscience créative des femmes se développe très lentement. Leurs œuvres sont imprégnées de haine pour les hommes et pour leur propre talent d'écrivain. Elles ne

peuvent pas produire quelque chose de vraiment libre et créatif, car tout leur être se rebelle contre la situation d'humiliation. Elles n'ont même pas leur propre chambre. Il leur est impossible de se cacher des moqueries des hommes et des regards sympathisants des femmes (jusqu'au XIXe siècle, on prend les femmes écrivains pour les folles ayant besoin d'un traitement). La femme lutte constamment contre les préjugés, les jugements et le malentendu pur et simple.

Mais, il y avait une exception à la règle. Après un siècle de peur et de haine au XVIIe siècle, Afra Ben apparaît sur la scène littéraire, son mérite est que *« dorénavant, la jeune fille pouvait s'approcher hardiment de ses parents et leur dire : « Je n'ai plus besoin de votre permission pour écrire de la poésie. Maintenant, je peux vivre de ma plume ! »* Peu à peu, l'écriture permet de gagner sa vie et n'est plus considérée comme une « activité nulle et inutile ». Au XIXe siècle, les femmes écrivains se mettent à écrire des romans. Pourtant c'étaient toujours des textes rédigés dans le salon sur du papier qu'il fallait économiser. C'étaient toujours des textes qu'on était obligé de cacher. Mais le principal mérite des romancières du XIXe siècle, comme Jane Austen et Emilie Brontë, était qu'elles écrivaient du point de vue des femmes. Leurs romans étaient le reflet de la réalité « féminine », ils décrivaient les problèmes qui les concernaient.

Au XXe siècle, *« une femme voit la littérature en tant qu'art, et non seulement comme un moyen de s'exprimer »*. Elle ne pense plus à son appartenance à un sexe spécial, ses pensées sont libres. Elle peut créer des choses vraiment incroyables. Virginia termine son essai par un hymne appelant les femmes à plonger dans la splendeur de la vie, à faire de l'art ! Elle sait avec certitude qu'un nou-

veau Shakespeare apparaîtra un jour parmi les femmes, libres et inspirées.

Au XXe siècle, lorsque le mouvement féministe se répand partout, lorsque les femmes ont les mêmes droits que les hommes et surtout à l'éducation, l'image d'une femme dans l'art a certainement changé. Maintenant, elle est plus libre, elle a plus de possibilités de s'exprimer et de créer des œuvres d'art. Mais, elle fait également face à des critiques et surtout de la part des femmes.

En Russie, les femmes artistes ont à faire avec des valeurs patriarcales traditionnelles. Elles font face à « la machine de la justice ». Désormais on peut être condamné pour certaines activités éducatives, perdre absolument tout pour une idée. Le féminisme a de nombreux visages : tout le monde veut absolument exprimer sa position et son avis, parfois guère raisonnable, ce qui amène à une réputation peu attrayante du mouvement pour les droits des femmes. Le thème du sexe est un tabou. Les appels des activistes féminins à se faire valoriser ne font que les ridiculiser. La littérature parlant de l'amour homosexuel est un tabou religieux. Le désir d'exprimer librement sa position civil et politique peut emmener dans un fourgon de police.

Il est toujours difficile de faire de l'art dans le monde moderne. La femme du XXIe siècle cherche à nouveau un chemin vers elle-même.

Traduit par Olga Kukharenko

Mots-clés: Virginia Woolf, littérature, féministe, femme, Une chambre à soi, A room of one's own

→ sheila-li@mail.ru

Olenka Meshcherskaya d'Ivan Bounine : l'incarnation de la femme moderne?

Je fais mes études à la faculté des lettres. Il m'arrive souvent de partager les impressions sur mes lectures avec les autres et je découvre avec un grand intérêt les différents points de vue de mes amis et collègues.



ALINA FEDOROVA
Étudiante
Université pédagogique d'État de Blagovestchensk (Russie)

Un jour, en cour de littérature russe nous avons lu et discuté le récit d'Ivan Bounine « Souffle léger ». J'ai été frappée par les réflexions de mes amis du groupe et de l'enseignant sur l'image du personnage principal - Olya Meshcherskaya. Presque tout le monde s'est mis d'accord : l'image de l'héroïne est répugnante et évoque des sentiments désagréables. Cela m'a étonnée ! Parce que nombre de jeunes filles d'aujourd'hui partagent la même vision du monde, elles penchent pour les mêmes valeurs et ont les mêmes aspirations que la jeune héroïne de Bounine.

En Olya Meshcherskaya, je vois l'incarnation de la jeune fille moderne. Et ce n'est pas parce qu'aujourd'hui on prend pour « légères » les jeunes femmes ayant un intérêt particulier pour les hommes. Il est d'usage de les juger et les accuser de dépravation et de vulgarité excessive.

Malheureusement, à toutes les époques, on a exigé des femmes trop de choses. Mariée trop tôt ? C'est immoral. Toujours pas mariée ? Il est grand temps ! Pourquoi sans maquillage ? Vous êtes malade ? Pourquoi autant de maquillage ? Où est votre naturel ? Et la liste de jugements est interminable. Il n'est donc pas du tout surprenant que l'image d'Olenka Meshcherskaya évoque la désapprobation.

Si nous abordons le comportement de l'héroïne uniquement du point de vue de la société dont les jugements représentent souvent de doubles standards, Olya Meshcherskaya apparaîtra comme une

personne vaniteuse et dépravée. Elle s'est épanouie tôt, a découvert tôt la sensualité en elle-même, a connu tôt un homme. Et - oh mon Dieu ! - elle n'en est pas discrète du tout !

Et maintenant, arrêtez un peu de me lire et réfléchissez un moment : une jeune fille moderne - comment est-elle pour vous ? Comment la voyez-vous ?



Je pense qu'il y a un grand écart dans l'état intérieur d'une femme moderne par rapport aux époques passées. Oui, le jugement de la société reste cruel et impitoyable. Mais comment une jeune fille du 21^e siècle se comporte-t-elle et se sent-elle ? Elle est confiante et indépendante, elle s'efforce de réaliser son potentiel et d'inspirer les autres, elle se sent ouverte et libre. Aujourd'hui on est de plus en plus délicat par rapport aux jeunes filles, on les perçoit comme des personnalités avec ses propres désirs, ses propres limites et le droit de défendre ces limites. « Et alors, qu'est-ce que Olya Meshcherskaya a à voir avec tout cela ? » - m'objecteront les divergents.

Je crois que toutes ces qualités sont incarnées dans l'héroïne de Bounine.

Elle n'a pas honte de ses désirs, elle n'a pas honte de son intérêt pour le monde en général et pour le monde des hommes en particulier. Elle est sensible aux manifestations de son âme et elle est donc naturelle et belle. Rappelons-nous comment l'écrivain la décrivait : « ...elle n'avait peur de rien - ni des taches d'encre sur ses doigts, ni un visage rougi, ni des cheveux ébouriffés, ni un genou dénudé quand elle est tombée en courant... »

Et les filles modernes sont pareilles. Du moins, c'est comme ça que je les vois et je voudrais l'être moi-même. Ils se tournent de plus en plus vers elles-mêmes, cherchent à accepter leurs propres particularités, ressentent leur individualité et la transmettent au monde extérieur.

Olenka, aurait-elle eu des « yeux joyeux, étonnamment vifs » si elle avait réprimé les pulsions de son âme curieuse, ouverte au monde entier ? Est-ce que son entourage l'admirerait si elle avait honte de son désir de se plaire et d'attirer l'attention des hommes ? Cela demande beaucoup de courage, n'est-ce pas ?

Olya Meshcherskaya ne camoufle pas sa nature même lorsqu'elle est condamnée par la société. Par conséquent, rien ne l'empêche de manifester de la féminité. Elle est légèreté et pureté même ! Et vous pouvez le ressentir dans votre nature parce que sans aucun doute, chaque fille est belle et unique par nature. Chacune a son propre «souffle léger».

Mots-clés : Ivan Bounine, Olya Meshcherskaya, Souffle léger, femme

Traduit par Olga Kukharenko

→ alina.fedorova.99@inbox.ru

« Chaque chose en son temps »

Si vous demandez à Google « Le top 100 des livres de la littérature mondiale » vous ne verrez dans cette liste d'auteurs que 7% des créations qui appartiennent à la plume féminine. Parmi elles il y aura sûrement une écrivaine anglaise Jane Austen dont les romans sont connus de beaucoup.



VICTORIA CHEREMET
Étudiante
Université
pédagogique d'État
de Blagovetchensk
(Russie)

Jane Austen (1775-1817) est une célèbre écrivaine anglaise qui a écrit des romans comme « Raison et Sentiment », « Emma », « Orgueil et préjugés », ce dernier étant devenu une sorte de « carte de visite » de l'auteure. La vie de Jane Austen n'a pas été facile, elle est née dans une famille nombreuse bien modeste ; mais dès son plus jeune âge, Lady Jane (le pseudonyme sous lequel les premiers ouvrages ont été publiés) a commencé à se laisser emporter par la maîtrise des mots. Alors à l'âge de 14 ans, elle a créé « Amour et Amitié », c'est la première œuvre épistolaire de la jeune fille. Dans sa jeunesse, Jane a connu une histoire d'amour avec Tomas Lefroy, mais en raison de certaines circonstances, ils ont été obligés de se quitter : les deux familles étaient pauvres et la seule solution pour eux était un mariage de convenance. Tomas Lefroy s'est marié plus tard mais Jane Austen n'a jamais connu le bonheur féminin et, à l'âge de 30 ans, elle s'est coiffée d'un bonnet en assumant ainsi son statut de vieille fille.

La voie d'écrivaine de Jane Austen fut aussi très difficile et épineuse. Dans ses œuvres elle cherchait à créer une image vraie du monde qui l'entourait en reflétant les problèmes de son époque. Ses personnages sont bien vivants, combinant à la fois des qualités et des défauts. Ils se révèlent dans les dialogues et les actions. L'écrivaine accordait une attention particulière à l'introspection des héros.

L'un des exemples évidents est l'image d'Elizabeth Bennett tirée du roman « Orgueil et préjugés ». Le nom de l'œuvre suggère que les

images des personnages principaux et leurs caractères sont perçus à travers les préjugés et l'orgueil blessé. On voit donc Lizzie, qui au départ succombe à l'orgueil et aux préjugés, trouve plus tard la force de repenser la situation et prend le dessus sur les préjugés. En général, le roman de Jane Austen est très féministe. Elizabeth Bennett refuse d'épouser Monsieur Collins, malgré sa situation peu agréable pour laquelle le mariage serait une bonne solution, selon elle. Mais Lizzie le voit autrement, elle n'accepte que le mariage par amour avec une personne qui la respecte. C'était très audacieux pour l'époque.



Aujourd'hui il ne resterait plus personne qui ne connaisse le nom de Jane Austen, elle est immortalisée par la littérature. Mais cela n'a pas toujours été le cas. Les contemporains n'appréciaient pas le talent littéraire de la jeune écrivaine. Charlotte Brontë était de l'avis bien désobligeant à l'égard de Jane Austen : « Reproduction simpliste et fidèle de visages ordinaires. Pas une seule image vive. Peut-être elle est raisonnable, réaliste ... mais on ne peut pas l'appeler géniale. »

Alors que tout le monde reconnaissait la créativité et le talent de Walter Scott, considérant ses romans magnifiques. Scott lui-même exprimait son admiration pour le roman d'Austen « Emma » : « Elle comprend les relations humaines,

elle dessine des personnages si proches de nous avec un tact particulier, sa plume rappelle l'excellence de l'école flamande. » Il admire « la puissance de sa narration, ses précisions et clarté extraordinaires, les dialogues simples et à la fois comiques, dans lesquels les personnages dévoilent leurs caractères, comme dans un vrai drame ».

Jane préférait la représentation objective de la réalité. Son but n'était pas de raconter la vie mais plutôt de la montrer. Pour la première fois dans la littérature anglaise, le dialogue développé par Austen est devenu la base de la poésie, un moyen d'exprimer le point de vue de l'auteur.

Jane Austen voit la nature humaine comme « une combinaison ... du bien et du mal ». Dans ses œuvres les caractères apparaissent dans leur développement, dans l'unité de l'individuel et du commun, ou, comme le disait l'écrivaine, de « si différent de tous » et de « si semblable aux autres ». Le secret du caractère humain est l'un des plus grands mystères de la vie pour Jane Austen. Il est caché dans « le non héroïque », dans le quotidien.

C'est pour la première fois dans le roman anglais, qu'a été présentée une image bien magnifique du « cœur enflammé ». Virginia Woolf a appelé Austen « maître qui peut voir même des sentiments bien cachés... ».

Jane Austen se situe vraiment au carrefour des époques littéraires, reliant le 18^{ème} siècle au 19^{ème}. Tout en développant la tradition du roman anglais, elle en montre également son épuisement. Et tandis que tout le monde créait dans une direction romantique, Jane posait les bases du réalisme. Et maintenant, son nom est connu de beaucoup.

Mots-clés : littérature, roman féminin, Jane Austen

Traduit par Olga Kukharenska

→ vikashrem@mail.ru

Les noms masculins dans la littérature, le sont-ils vraiment?

Les femmes dans la littérature est un phénomène assez intéressant. Beaucoup de gens, surtout les jeunes, se contentent de la connaissance de la littérature scolaire. Quelle est leur surprise quand, en lisant, par exemple, les œuvres de N. N. Stanitsky, ils découvrent alors sa véritable personnalité.



EKATERINA BAKHTINA
Étudiante
Université pédagogique d'État de Blagovestchensk (Russie)

Est-il possible de croire que tous les noms masculins sur les couvertures des livres le sont ? Parmi eux, il y a probablement des femmes qui veulent simplement attirer leurs lecteurs. Qu'est-ce qui les pousse à faire ce pas ?

La réponse est simple et banale. A l'époque du règne du patriarcat, les femmes n'étaient pas considérées comme de bonnes écrivaines. En plus, de nombreux éditeurs craignaient de perdre des lecteurs hommes en publiant des œuvres créées par la plume féminine. Selon les hommes, le sexe féminin n'est pas capable d'écrire quelque chose qui puissent être intéressant. Alors, leurs romans sont perçus comme ceux de qualité inférieure, susceptibles de n'intéresser que les femmes au foyer qui s'ennuient à la maison sans leur mari.

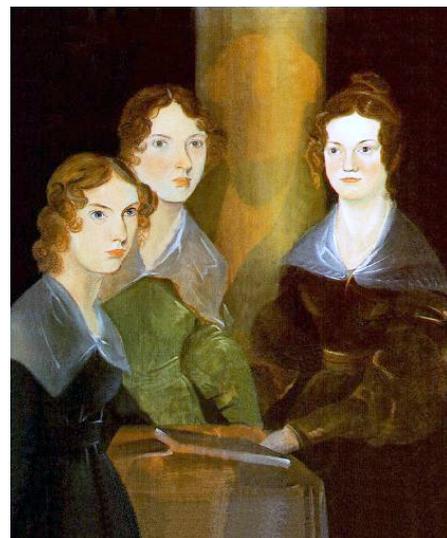
N.N. Stanitsky, c'est un pseudonyme de Avdotya Golovatcheva-Panaeva (1820-1893). En 1848-1864, elle participe activement à la publication de la revue « *Sovremennik* », où elle travaille comme rédactrice, fait des relectures et des corrections, etc. Ce qui l'autorise à élargir le cercle de ses connaissances littéraires et lui permet de publier ses romans et histoires sous le pseudonyme de N. N. Stanitsky. Ainsi, dans « *Almanach illustré* » (supplément gratuit à la revue) en 1848, un récit autobiographique « *La Famille de Talnikov* ». L'une des œuvres importantes de Avdotya Golovatcheva-Panaeva est le roman « *Le destin de femme* » (1862), il parle de la vie de l'écrivaine (mariage malheureux,

épreuves morales) et, de l'apparition dans la société de « nouvelles personnes » avec un autre regard sur la place des femmes dans la société et dans la famille, libres, raisonnables et respectueuses pour la dignité de l'autre.

Que savez-vous de Magnus Flyte? Son œuvre « *La ville de la magie noire* » représente le début de l'écrivain dans le monde de la littérature. Mais tout le monde ne sait pas que sous le nom de ce mystérieux auteur de romans policiers, se cachent deux femmes. Elles ont décidé de se faire un public de cette manière. À leur avis, les hommes achètent plus des livres d'auteurs du même sexe, tandis que les femmes, aiment le contraire. Bien sûr, le livre a eu du succès et des hommes et des femmes l'ont bien apprécié. Ainsi, voulant « ne pas prendre de risque » et publier sous le nom d'un homme, Christina Lynch et Mag Hauri ont bien vu ! Leur avis sur « l'avidité des hommes pour les hommes dans la littérature » a été confirmé.

Les sœurs Brontë ont eu à peu près la même histoire. Passionnées par l'écriture, elles publient des livres sous le pseudonyme des frères Bell. Les romans les plus populaires sont « *Jane Eyre* » de Charlotte, « *Les Hauts de Hurlevent* » d'Emilia et « *Agnès Grey* » d'Anne, ainsi que « *La Dame du manoir de Wildfell Hall* », qui était très en vogue auprès des lecteurs, mais n'a pas été apprécié par les critiques. Ce n'est qu'après la mort des sœurs que leur paternité est révélée et reconnue comme importante pour la littérature de l'époque, bien qu'avant cela, très probablement, elles n'auraient pas été reconnues sous leur vrai nom.

Aujourd'hui, la position des femmes dans la littérature s'est beaucoup améliorée. Joana Rowling a aussi un pseudonyme



Anne, Emily et Charlotte Brontë, par leur frère Branwell (vers 1834)

masculin. Étant donné que le roman sur un garçon sorcier était le début littéraire de cette professeure d'anglais à l'époque, elle craignait que le public cible - les garçons - du même âge que le personnage principal - ne prennent pas le livre au sérieux s'il était écrit par une femme. Maintenant elle publie sous son vrai nom sans craindre de perdre ses lecteurs.

Il en est de même pour d'autres femmes écrivains, dont les livres prennent leur place parmi les noms masculins, mais la tendance à publier sous un faux nom reste présente. Les unes ne veulent tout simplement pas prendre de risques, les autres créent ainsi un mystère autour de la personnalité de l'auteur. Dans tous les cas, même maintenant, vous ne saurez jamais si le nom sur la couverture du livre que vous lisez est véridique ou pas...

Mots-clés : littérature, femme, roman, pseudonyme masculin

Traduit par Olga Kukharenko

→ sweetgame24@mail.ru

Aminata Sow Fall, une des plus grandes romancières africaines



CHU WEILIN
Doctorante à
l'Université de
Nanjing
Nanjing (Chine)

Aminata Sow Fall est une femme de lettres sénégalaise surtout romancière. Elle est née le 27 avril 1941, originaire d'une vieille famille saint-louisienne. Elle a effectué ses premières études au lycée Faidherbe (lycée Cheikh Omar Foutiyou Tall) dans sa ville natale et au lycée Van Vollenhoven (lycée Lamine Guèye) à Dakar. Elle a obtenu son diplôme en langues modernes en France à l'Université de Sorbonne, où elle a continué à être enseignante à son retour dans son pays.

Pendant son enfance, son père est mort lorsqu'elle avait huit ans, elle a eu une éducation au moule musulman. Selon les préceptes coraniques, sa langue maternelle fut wolof. Après quelques années de scolarité passées au lycée Faidherbe de Saint-Louis, Aminata Sow Fall a accompagné sa sœur mariée à Dakar et a poursuivi ses études secondaires au lycée Van Vollenhoven, où elle obtiendrait son baccalauréat. Elle s'est rendue ensuite en France pour entreprendre des études d'interprétariat ainsi qu'une licence de Lettres modernes. Par la suite, elle a entamé une licence en France et fait la connaissance de son futur mari, Samba Sow, à Paris.

Après l'indépendance du Sénégal, Aminata Sow Fall a été membre de la Commission pour la réforme de l'éducation, chargée d'introduire la littérature africaine dans le programme d'études Français du Sénégal, et auteur de Français manuels de grammaire. Avec l'occasion de préserver le patrimoine culturel, il a dirigé le Centre d'Études des Civilisations.

Après son mariage en 1963, elle est rentrée au Sénégal pour d'abord se dédier à l'enseignement dans plusieurs établissements, à Rufis-



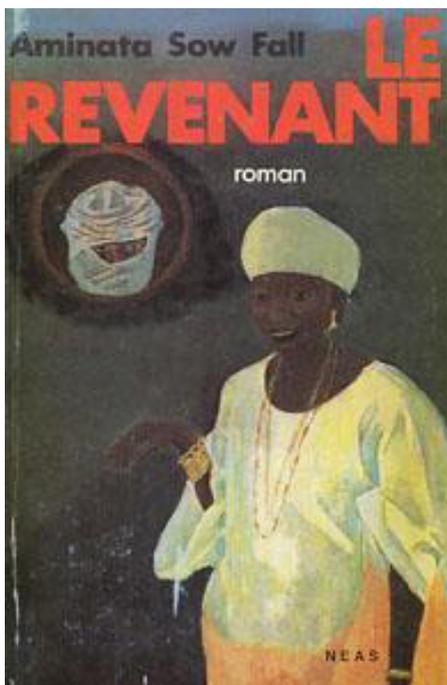
que et à Dakar. De 1974 à 1979, elle a travaillé ensuite dans le cadre de la Commission nationale de réforme de l'enseignement du français et participe à l'élaboration de manuels scolaires.

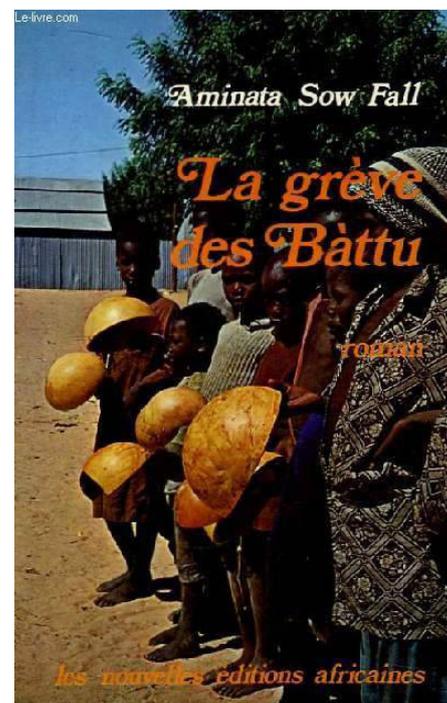
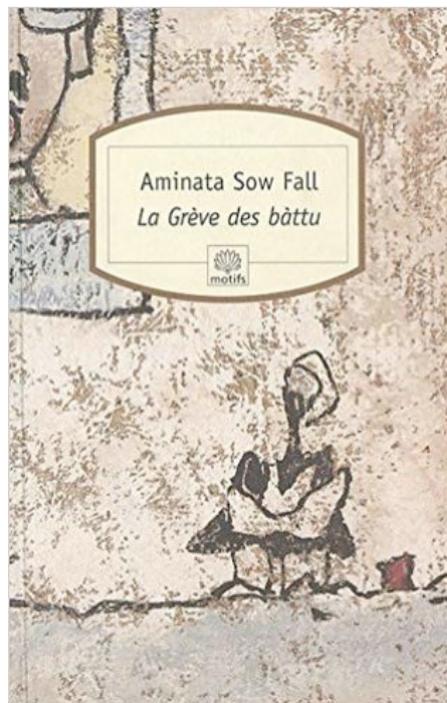
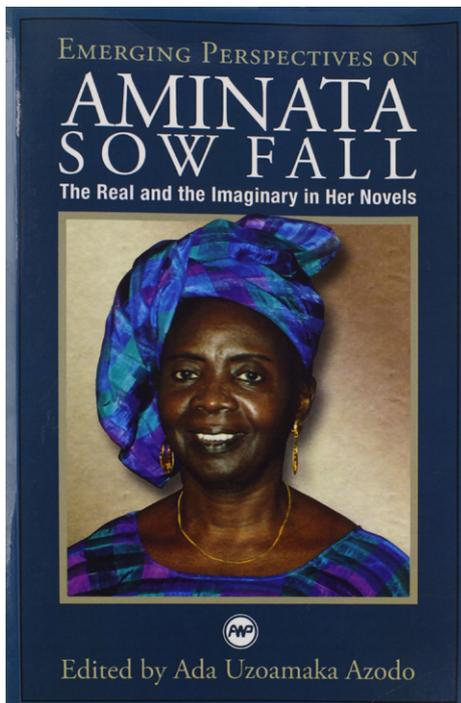
Aminata Sow Fall fait des progrès importants sur l'implantation de la culture africaine, ses proverbes, ses dictons, ses chansons constituent le fondement de la pensée africaine. Et les écrivains les retrouvent spontanément, soit en les recréant, soit en les transcrivant

d'après le fond traditionnel.

Elle est défenseur des droits et des libertés de la création, Aminata Sow Fall a opéré à partir de trois centres de création intellectuelle. De 1979 à 1988, Elle fut directrice des Lettres et de la Propriété intellectuelle au Ministère de la Culture, et directrice du Centre d'Études et de Civilisations. Elle a contribué à la fondation de la maison d'édition Khoudia, du Centre Africain d'Animation et d'Échanges Culturels (CAEC), du Bureau Africain pour la Défense des Libertés de l'Écrivain (BADLE) à Dakar, et du Centre International d'Études, de Recherches et de Réactivation sur la Littérature, les Arts et la Culture (CIRLAC) à Saint-Louis. Elle était Docteur Honoris Causa du Mount Holyoke Collège, South Hadley, Massachusetts ainsi que d'autres établissements universitaires. Toujours absorbée par l'écriture, la romancière a partagé son temps entre ces destinations variées, car elle est souvent sollicitée pour des conférences en relation avec son œuvre ou des thèmes plus larges tels que l'éducation, la culture ou la paix.

Elle est auteur des œuvres importantes qui dépassent la frontière africaine, elle s'est également engagée dans la modernisation culturelle de son pays. En tant qu'auteur, Aminata Sow Fall explore la dualité des réalités africaines avec le





monde surnaturel, dénonce l'ambition et la corruption, et valorise les liens de solidarité, d'humanité et de spiritualité.

Elle est romancière sénégalaise et militante culturelle. On se souvient d'elle comme du premier écrivain Français d'Afrique noire francophone, son approche archi-textuelle se concentre sur les stratégies diverses. Cette écrivaine sénégalaise à l'intention d'élaborer, au plus profond de sa mission créative en français, l'univers traditionnel par ses formes d'expression orales. Elle est l'une des pionnières de la littérature africaine francophone.

Elle est grande dame des Lettres africaines. Ses romans sont devenus des classiques, inscrits dans les programmes d'enseignement. Parmi ses romans figurent *Le revenant* (1976), *La Grève des bâttu* (1979), *L'Appel des arènes* (1982), *Ex-Père de la Nation* (1987), *Le Jjubier du patriarche* (1993), *Le jububier du patriarche* (1998). Sur le flanc gauche du Belem (2002), *Festins de la détresse* (2005) et *L'Empire du mensonge* (2017).

Avant la parution du « Revenant », elle était surtout connue comme spécialiste de l'éducation. En 1976, le « Revenant » la fit connaître comme un écrivain de talent, une romancière et surtout l'une des pionnières de la littérature africaine francophone.

La reconnaissance internationale dont bénéficie « *La Grève des*

bâttu » a marqué un tournant dans son parcours. Ce roman lui a valu le Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1980 et est adapté au cinéma pour le film intitulé « Bâttu », réalisé par le cinéaste malien Cheick Oumar Sissoko en 2000.

En 1979, elle a dirigé *La Propriété Littéraire*, l'année suivante, elle est devenue la première femme nommée présidente de l'Association des écrivains sénégalais, son roman « *L'Appel des arènes* » a reçu le Prix international pour les lettres africaines 1982 et a été porté à l'écran par Cheikh N'Diaye en 2006. En 1990, elle a fondé les éditions Khoudia.

Aminata Sow Fall porte toujours un regard critique sur une société sénégalaise en pleine mutation dont elle dénonce l'hypocrisie, et comme d'autres femmes de sa génération, l'idéologie patriarcale. Ainsi, dans son œuvre la plus connue, « *La Grève des bâttu* » ou les déchets humains, qui lui a valu le Grand prix littéraire d'Afrique noire en 1980. En s'appuyant sur des faits réels, elle a imaginé une grève des mendiants chassés de la capitale par des autorités soucieuses de promouvoir le tourisme.

Ses œuvres ont été traduites et présentées dans de nombreux pays. En 1982, « *La Grève des bâttu* » a été traduit et introduit en Chine par PIN Ru et ZHAN Shu, et a attiré beaucoup d'attentions des lecteurs chinois. Mme WAMG Lin, chercheur chinois, lui a donné des

critiques avec le tact : ce livre a bien dévoilé les maux sociaux du pays et a montré de la sympathie de l'auteur pour les gens d'en bas. Ses œuvres ont été traduites et présentées dans de nombreux pays. His works have been translated and presented in many countries. Ses œuvres ont été traduites et introduit dans de nombreux pays. His works have been translated and introduced in many countries.

Aminata Sow Fall observe le monde avec l'acuité qui l'entoure : l'artiste n'est pas dans une tour d'ivoire. Son rêve ne l'empêche pas de sentir le bouillonnement de la cité, mais elle se défend toutefois de tout engagement politique partisan. Dans son discours inaugural au Collège de France, l'écrivain Alain Mabanckou la considère comme la plus grande romancière africaine. En 2015, Aminata Sow Fall a gagné le Grand prix de la Francophonie de l'Académie française.

Mots-clés : Sénégal, Aminata Sow Fall, littérature africaine, romancière

→ vilin2008chu@163.com

HUA Mulan, mon idole

HUA Mulan, représentante du pouvoir féminin de la Chine antique, est une image littéraire très particulière dans l'histoire de la littérature chinoise. Son histoire a une influence gigantesque, et le phénomène de HUA Mulan est devenu un phénomène culturel dans le cœur des Chinois.



JI YE
Doctrante à
l'Université de
Nanjing
Nanjing (Chine)

Il faut reconnaître que *La Ballade de Mulan*, qui a fourni la première structure narrative relativement complète pour cette légende et qui a décrit l'image la plus originelle de HUA Mulan, a une influence très importante sur les textes de l'histoire de Mulan sous les dynasties des Ming et des Qing. Plus tard, les espaces laissés en blanc de l'intrigue et la singularité du personnage suscitent l'enthousiasme des autres pour la recreation de cette histoire. *La Ballade de Mulan* sous les dynasties du Nord, dont l'auteur est inconnu, utilise un langage naturel et simple pour raconter la vie d'une jeune fille héroïque qui se déguise en homme pour remplacer son père à l'armée. Elle a reçu de nombreux lauriers pendant la guerre et elle est retournée dans son village natal après la victoire. La ballade relie la cause, le processus et

le résultat de l'histoire dans l'ordre chronologique et peut être grossièrement divisée en trois parties : la décision de Mulan de suppléer son père à l'armée, les longues années de guerre et le retour de Mulan. Ces trois parties forment un cadre fondamental de l'histoire. La structure narrative est claire et ouverte, ce qui laisse beaucoup de places à l'imagination et à l'enrichissement de l'histoire de Mulan. À l'heure actuelle, il existe au moins 11 traductions en français, dont *La Ballade de Mulan* traduite par M. Jacques Pimpaneau.

traditionnelle chinoise. Derrière cette image, *La Ballade de Mulan* a créé en effet l'image d'une fille chinoise gentille, courageuse, intelligente, et qui aime profondément sa famille.



Au début de *La Ballade de Mulan*, Mulan est décrite tout comme une fille traditionnelle de la Chine antique :

« *Mulan tisse sur son seuil,
mais ce bruit répété
N'est pas celui de sa navette ;
vous n'entendez que ses soupirs.
Pense-t-elle à quelqu'un ?
Se souvient-elle de quelqu'un ?
Elle ne pense à personne,
Elle ne se souvient de personne.* »



La Ballade de Mulan a utilisé moins de 400 mots pour décrire une distance de milliers de kilomètres : de la maison à l'extérieur de la Grande Muraille, du Fleuve Jaune à la Montagne Noire, et puis pour raconter une histoire de plus de dix ans : de la paix à la guerre, de la guerre à la paix. L'image de Mulan est toujours considérée comme une représentante des héroïnes chinoises, incarne parfaitement un autre aspect de la culture

Alors pourquoi cette jeune fille est-elle si anxieuse ? « Hier soir, elle a vu le décret de mobilisation ; le khan recrute des troupes, et sur les douze décrets, le nom de son père figure. » Mais son père n'a pas de fils adulte et il est vieux. Dans ce cas, Mulan fait un choix: elle veut acheter selle et cheval et remplacer son père. La piété filiale est l'une des parties les plus importantes de la culture chinoise. Elle a bien découlé de l'amour le plus primitif et de la gratitude envers ceux qui lui



ont donné la vie. Ce sentiment exprimé dans cette oeuvre est plutôt une émotion communément partagée par l'humanité, qui vient de l'instinct et qui est un choix basé sur des sentiments personnels. La motivation la plus directe de l'expédition de Mulan n'est pas d'accomplir des actes méritoires, mais l'expression la plus pure et la plus vraie de l'amour envers son père âgé.



Quatre phrases avec la même structure ont décrit les préparatifs de Mulan pour l'expédition:

*« Au marché de l'est, elle achète un coursier,
 Au marché de l'ouest, selle et tapis de selle,
 Au marché du sud, un harnais,
 Au marché du nord, une cravache. »*

Cette façon de narration a bien peint l'atmosphère de guerre et la tension de ses préparatifs. Même si les coutumes populaires de la dynastie des Wei du Nord étaient relativement tolérantes et ouvertes, les femmes n'avaient qu'une liberté conforme aux normes sociales. Mulan devait se déguiser en homme pour remplacer son père. Le phénomène de déguisement qui apparaît dans les oeuvres littéraires est généralement que les femmes se déguisent en hommes. Par exemple, parmi les personnages typiques des oeuvres littéraires chinoises qui se déguisent en hommes, outre Mulan, il y a Huang Chonggu, Meng

Lijun, Zhu Yingtai, etc. Les pièces de Shakespeare ont montré des femmes déguisées en hommes. L'ordre traditionnel des sexes ne permet pas aux femmes de s'impliquer dans le domaine masculin représenté par la guerre et l'armée. Les deux transitions de sexe « femme -> homme -> femme » de Mulan provoquées par les changements de costumes reflètent l'ordre des sexes à cette époque et, en un sens, reflète la pensée stéréotypée de la société envers les femmes. Mais dans *La Ballade de Mulan*, l'histoire de Mulan est considérée plutôt comme une aventure passionnante, c'est une jeune fille chinoise qui était prête à risquer sa vie pour son père. Par conséquent, l'auteur a presque sauté l'intrigue du déguisement et n'a rien dit sur la façon dont cette fille a gardé son secret dans l'armée. Cependant, Mulan a combattu côte à côte avec les hommes en tant que femme et a réalisé des exploits militaires, ce qui a donné à cette histoire une forte tension et un caractère légendaire. Le modèle de l'histoire d'une femme déguisée en homme est également devenu un classique de l'histoire de la littérature chinoise.



Après son départ, Mulan, tout comme les filles ordinaires, est toujours attachée à sa famille. « A l'aube elle prend congé de ses parents, le soir elle couche au bord du Fleuve Jaune. Elle n'entend plus les appels de ses parents, mais seulement les eaux du fleuve qui coulent. A l'aube elle prend congé du Fleuve Jaune, le soir elle arrive au pied de la Montagne Noire, Elle n'entend

plus les appels de ses parents, mais seulement le bruit des cavaliers barbares. » Le voyage est long et la situation militaire est urgente, mais n'oubliez pas que Mulan est une fille qui a quitté ses parents pour la première fois. Le paysage du pays étranger la pousse à penser à sa famille tous les jours.

Pour Mulan en guerre, *La Ballade de Mulan* n'a donné qu'un aperçu :

*« Volant par-dessus cols et montagnes,
 au bout de dix mille lieues, elle avance jusqu'au front.
 Le vent du nord frappe le cantonnement,
 la lumière glacée éclaire les armures ;
 Le général après cent combats fut tué,
 les soldats au bout de dix ans reviennent. »*

Au retour, elle est reçue par l'empereur. Le Fils du Ciel est dans la salle du trône. Les mérites de Mulan lui valent douze promotions et des récompenses innombrables. Mulan a fait de grandes contributions à la victoire de la guerre. Le khan lui demande ce qu'elle désire, Mulan dit : « Je ne veux qu'un chameau rapide, qui me ramène à la maison. » Après la guerre, la réunion de famille est le plus grand désir de Mulan.



La famille est impatiente de voir Mulan et se prépare avec bonheur. « Son père et sa mère, apprenant son retour, appuyés l'un sur l'autre, sortent du village ; La soeur appre-

nant le retour de Mulan, s'est faite belle et l'attend sur le seuil ; Le jeune frère, apprenant le retour de sa sœur, a aiguisé un couteau pour tuer porc et mouton. » Telle est l'affection familiale dans la culture chinoise. Après le retour de Mulan,

« Elle ouvre la porte de la chambre de l'est,
elle s'assied sur son lit à l'ouest,
Elle retire ses habits de guerrier
et revêt ses vieux vêtements,
Elle refait son chignon devant la fenêtre,
elle se poudre face au miroir. »

Six actions consécutives montrent à quel point Mulan est impatiente et heureuse. Protéger la famille, c'est l'intention initiale de Mulan de suppléer son père à l'armée, et l'affection familiale, pour elle, est la force motrice de combattre courageusement l'ennemi. Plus d'une décennie de guerre lui a fait perdre les bons moments qu'ont connus d'autres filles du même âge, mais la nostalgie de son pays natal, l'amour envers sa famille, le désir de paix et de beauté sont les caractéristiques de Mulan en tant que fille et sa tendresse en dehors du champ de bataille.



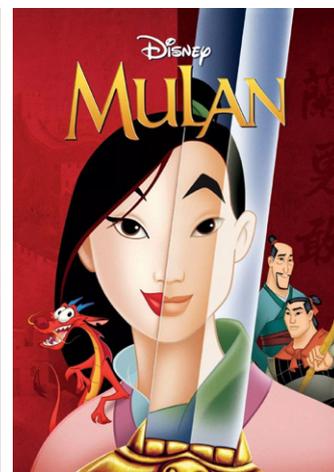
Mulan sort voir ses compagnons, ses compagnons sont surpris : « Nous avons été ensemble pendant douze ans et nous ne savions pas que Mulan était une fille. » Cette intrigue est assez comique et montre également la sagesse de Mulan. Mulan, qui était autrefois coura-



geuse et forte sur le champ de bataille, est toujours une fille gentille, intelligente et pleine d'humour. Elle est un peu fière et demande malicieusement : « C'est à ses sauts qu'on reconnaît le lièvre, à ses yeux la hase. Mais quand un couple de lièvre court côte à côte, comment reconnaître le mâle de la femelle ? » C'est le point culminant et la fin de la ballade, et également la plus belle partie de cette histoire.

En Chine, l'histoire de Mulan est présentée par de divers genres littéraires tels que le roman, la poésie, etc. De *La Ballade de Mulan* aux drames télévisés et films contemporains, le contenu du texte de l'histoire s'est accumulé au fil des générations, ce qui a formé une forme d'histoire fixe et un système de texte complexe.

L'image de Mulan a été réinterprétée maintes et maintes fois par des créateurs de différents époques, pays et sexes, ce qui lui a donné des connotations différentes. Bien qu'il existe de nombreuses différences entre les cultures, aucune de ces différences ne peut effacer les caractères communs des cultures et des émotions humaines. Les gens de différentes cultures ont des normes éthiques similaires et des activités similaires dans les aspects spirituels et matériels, tels que l'aff-



fection familiale, l'amitié, la réalisation de leurs propres valeurs, etc. La diffusion de l'image de Mulan dans le monde entier est indissociable de ces caractères communs. Dans différents textes, l'image de Mulan est constamment réinterprétée, par exemple à travers la conscience féminine moderne, ce qui enrichit l'image originale de cette fille, élargit efficacement le sens du texte et révèle les connotations culturelles de différentes époques et régions. L'interprétation de Mulan à travers le temps et l'espace a permis de réaliser l'interaction interculturelle efficace entre la littérature chinoise et étrangère. L'image de cette fille chinoise traditionnelle reflète également la vitalité d'une image littéraire.

Mots-clés : Chine, culture, histoire, Mulan, *La ballade de Mulan*

→ jiye1111@163.com

Les portraits féminins d'Alexandre et Evgeni Tikhomirov

Le mois de mars est associé avec la journée internationale de la femme, n'est-ce pas ? En Russie on la fête à notre façon avec beaucoup de fleurs. En guise de cadeau à toutes les femmes j'ai très envie de partager avec vous une série de portraits féminins peints par mon père et mon grand-père – Alexandre Tikhomirov et Evgeni Tikhomirov.



**DARIA
TIKHOMIROVA**
Moscou (Russie)

Le mois de mars est associé avec la journée internationale de la femme, n'est-ce pas ? En Russie on la fête à notre façon avec beaucoup de fleurs. En guise de cadeau à toutes les femmes j'ai très envie de partager avec vous une série de portraits féminins peints par mon père et mon grand-père – Alexandre Tikhomirov et Evgeni Tikhomirov.

Certains d'entre vous vont dire qu'il n'est pas très typique de voir des peintures à l'huile d'Alexandre Tikhomirov, car tout le monde le connaît comme l'auteur d'un nouveau courant artistique qui s'appelle « l'okonopis ». Vous avez raison. Il y avait même une période pendant laquelle mon père consacrait tout son temps à l'okonopis. Je trouve que pour cette raison-là il est encore plus intéressant de se tourner vers ces œuvres aussi peu nombreuses et qui datent des années 1980s au début de sa carrière artistique.

Le 8 mars, était toujours une fête très spéciale pour notre famille. Chaque année le 8 mars, mon père, ma sœur et moi nous nous réveillons beaucoup plus tôt que les autres. Pourquoi ? On avait une mission extrêmement importante devant nous : trouver les meilleures fleurs dans la ville, les acheter avant les autres hommes de Blagoveschensk et puis, les offrir aux femmes. Qui étaient ces femmes chanceuses ? Dans notre liste d'adresses à visiter figuraient celles de mes tantes et de ma grand-mère qui vivait seule depuis le décès de mon grand-père. Il y avait aussi les autres femmes-amies



Alexandre Tikhomirov « Elena »

de notre famille. Certaines entre elles avaient perdu leurs maris (les amis proches de mon père). Depuis des années, mon père avait très envie de les faire sourire et ne pas se sentir seules, oubliées. J'étais petite et je ne me posais pas trop de questions sur la raison de toutes ses fleurs et de toutes ces visites. Ça me suffisait de me sentir importante en accomplissant cette mission côte à côte avec mon père qui savait bien ce qu'il faisait et pourquoi. Je ne peux pas m'arrêter d'admirer la générosité de son cœur.

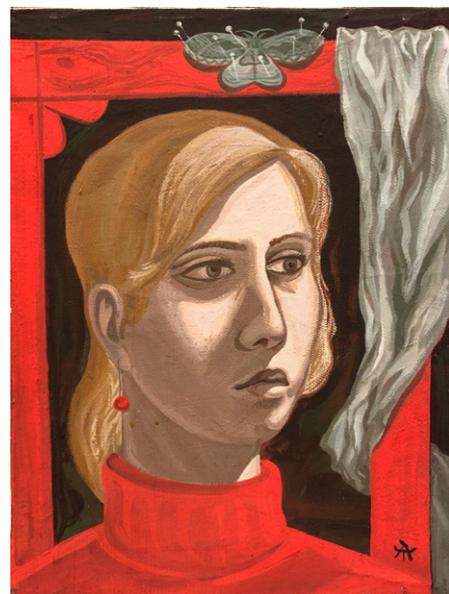
Ma mère recevait aussi des fleurs plus tard le 8 mars – après toutes nos visites. Elle avait l'habitude de passer le matin du 8 mars seule, mais contrairement à ces autres femmes, elle nous avait avec elle toute la journée après, ainsi que toutes les autres journées. Elle comprenait tout et était fière de nous. Pourtant, elle est la seule femme qui apparaisse sur les portraits de mon père - son cœur et ses pensées étaient entièrement les siennes.

Chaque artiste avait sa muse : Amedeo Modigliani avait Jeanne, Salvador Dali – Gala, Dante Gabriele Rossetti – Beatrice. Mon grand-père Evgeni Tikhomirov s'inspirait

de sa muse – Ludmila, sa femme bien-aimée et ma grand-mère. La muse de mon père Alexandre Tikhomirov était toujours ma mère Elena.

Mon père et ma mère se sont rencontrés suite à l'arrivée de mon père à Blagoveschensk en 1984. Ma mère était parmi les étudiantes invitées par leur professeur à visiter les ateliers de jeunes artistes. Mon père a été fasciné par sa beauté et a voulu peindre son portrait. Ce n'était que le début de leur histoire qui a duré 30 ans. Voilà comment l'art réunit les gens !

Je vous invite à regarder les portraits d'Elena avec plus d'attention : sur toutes ces peintures Elena est profondément dans ses pensées. Le symbolisme prononcé est très typique pour les premières peintures à l'huile d'Alexandre Tikhomirov.



Alexandre Tikhomirov « Portrait de la femme de l'artiste », 1988

Un de mes portraits préférés est « Portrait de la femme de l'artiste » (1988). Le rouge symbolise la joie, la beauté, l'amour et la plénitude de la vie. Cette couleur contraste avec le noir qui est souvent un symbole d'évasion des joies terrestres, de la mort, du chagrin, du deuil, de l'am-



Alexandre Tikhomirov « Lena »

biguïté, du mystère et de l'inconnu effrayant. Le papillon qu'on voit au-dessus de la tête est un symbole de l'âme, de l'immortalité, de la renaissance, de la capacité de se transformer, mais le papillon est coincé avec des épingles. Que signifie-t-il ? Peut-il signifier que le chemin vers l'immortalité passe par la souffrance de la vie terrestre ?

Sur la peinture « L'attente » le spectateur trouvera l'ambiance paisible de l'attente. L'artiste peint la mère de son enfant à naître avec les couleurs douces, - les délicates nuances de bleu, beige et rouge sont parfaitement harmonisées. En regardant la silhouette lumineuse, nous semblons assister à un sacrement. Rien ne doit déranger ce monde parfait. Ici nous voyons un symbole très fort - l'eau - qui signifie la vie. Ce n'est pas par hasard qu'Elena verse de l'eau dans un pot de l'Aichryson - l'arbre d'amour et de famille. L'image des nuages était toujours un symbole de l'invisible présence de Dieu et du pouvoir divin.

Dans tout ces portraits nous voyons l'influence de l'artiste peintre Igor Obrosov qui était un



Alexandre Tikhomirov « L'attente », 1987

enseignant et un mentor spirituel d'Alexandre Tikhomirov. Regardez le portrait de l'actrice Natalia Belokhvosikova peint par Igor Obrosov qui est absolument magique. On voit que les premières peintures d'Alexandre Tikhomirov sont proches de manière stylistique des œuvres d'Igor Obrosov.

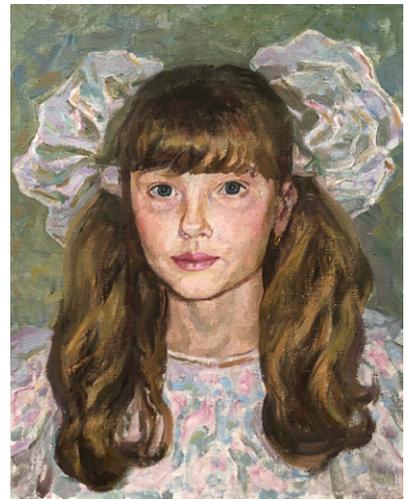
Le père d'Alexandre Tikhomirov - Evgeni Tikhomirov - était un artiste-peintre qui aimait la peinture à l'huile de tout son cœur. Diplômé en 1964 de l'école d'art académique d'État de Moscou en mémoire de 1905, Evgeni Tikhomirov est devenu membre de l'Union des artistes de Russie en 1976. Evgeni Tikhomirov a participé à de nombreuses expositions d'art à grande échelle en Russie et à l'étranger. Ses œuvres ont été exposées par des musées et des collectionneurs privés en France, en Allemagne, en Autriche, au Canada, en Chine, etc. Il a obtenu des résultats remarquables en termes d'authenticité et de réalité. Il avait la capacité de capturer les subtilités des objets représentés, des caractéristiques, des détails, de l'humeur, en particulier dans le genre du portrait. Ses paysages se distinguent par des tons doux et des expressions harmonieuses.

Vous voyez 3 portraits peint par Evgeni Tikhomirov : ceux de sa femme Ludmila et de ses deux petites filles Elena et Daria. Ludmila était ingénieur, elle a consacré toute sa vie au travail à l'usine « Elektrostal ». Les portraits de Evgeni Tikhomirov sont plein de

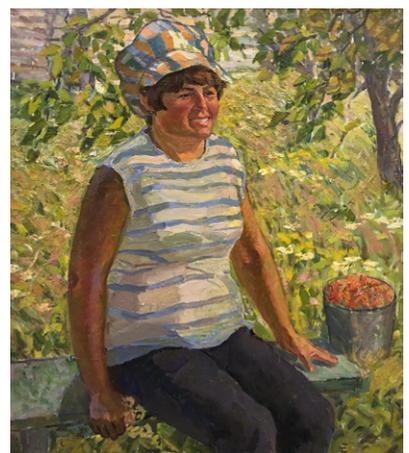
vie, on peut y sentir beaucoup d'amour et de tendresse pour celle qu'il peignait. Les couleurs sont lumineuses, vives. Ma soeur et moi, on n'a jamais vu notre grand-père en vrai, - 8000 km nous séparait. On s'est vu seulement sur les photos, mais on s'aimait plus que tout. Cela m'a fait plaisir de partager avec vous ces beaux portraits qui sont très chers à mon cœur.



Evgeni Tikhomirov « Alenushka », 2000



Evgeni Tikhomirov « Dashenka », 2000



Evgeni Tikhomirov « Ludmila »

En profitant de l'occasion, je vous invite tous à visiter l'exposition personnelle d'Alexandre Tikhomirov au Musée régional nommé d'après Novikov-Daursky. Cette exposition sera ouverte au public jusqu'au 11 avril.



Les Sorcières de la Nuit

Pendant la seconde guerre mondiale, des femmes soviétiques ont piloté des avions au combat

Lorsque débute la seconde guerre mondiale, beaucoup de femmes, dans tous les pays du monde civilisé, se sont déjà illustrées aux commandes d'un avion. Mais partout, elles ne sont toujours pas considérées comme l'égal de l'homme, surtout face à la guerre.



JACQUES DESMARETS
Saint Rabier
(France)

Pourtant, il est un état où la récente révolution d'octobre (qui a eu lieu en novembre 1917 comme chacun le sait) leur a reconnu plus d'égalité : l'U.R.S.S.

Là-bas aussi, des pilotes et des navigatrices ont réalisé des records de distance. Parmi elles, Marina Raskova. Née le 28 mars 1912

à Moscou, elle est la fille d'un père chanteur d'opéra et d'une mère professeur. Tout naturellement, elle rêve de chanter elle aussi. Mais elle perd son père prématurément et suit finalement des études de chimie. A dix-sept ans, elle épouse un ingénieur rencontré dans l'usine de teinture où elle s'est engagée pour aider sa famille et lui donne une fille l'année suivante. Puis elle entre comme dessinatrice dans le laboratoire de navigation de l'Armée de l'air. En 33, elle est la première Soviétique brevetée navigatrice, puis la première à enseigner cette discipline. Ensuite elle passe son brevet de pilote et divorce. En 37, elle participe à plusieurs vols longue distance.

A cette époque, Staline souhaite d'abord montrer que ses avions peuvent rejoindre tous les points de l'U.R.S.S. et encourage les records de distance en particulier vers la Sibérie. En juin 38, un équipage

avait réussi à parcourir 6 850 miles de Moscou à Spassk-Dalny, à la frontière sibéro-chinoise. Avec l'esprit égalitaire soviétique, il souhaite que des femmes établissent aussi de tels records. Il sélectionne lui-même le meilleur équipage : Valentina Grizodubova comme pilote, Polina Osipenko comme copilote et Marina Raskova comme navigatrice. Il leur fournit un Tupolev ANT-37, un prototype de bombardier à long rayon d'action modifié pour les records, baptisé Rodina (Mère patrie) pour l'occasion.

Elles doivent établir un record mondial de distance féminin en volant de Moscou à Komsomolsk, soit près de 6 000 km. Le vol doit durer un peu plus d'une journée. L'aventure va durer 10 jours !

Les trois femmes décollent le 24 septembre 1938. La météo est rapidement désastreuse. Elles n'ont pas de moyens de radionavigation, pas de cartes précises, pas de visibilité... Elles se perdent. Lorsqu'enfin Marina réussit à situer approximativement leur position, c'est pour constater qu'elles sont loin de tout, près de l'océan Pacifique, sans aucun terrain d'atterrissage possible et il ne leur reste plus de 30 minutes de carburant. Le pilote n'a pas d'autre possibilité que de choisir la zone la plus propice pour se poser sur le ventre.

Or, Raskova se trouve dans le



Les héros de l'Union Soviétique: Natalia Mekline-Kravtsova, Nadejda Popova, Evdokia Nikulina



Osipenko, Grizodubova et Raskova devant leur avion avant le départ

nez vitré de l'appareil, sans possibilité de rejoindre le poste de pilotage. Au moment du crash, sa place va forcément être détruite. Elle reçoit l'ordre de sauter. Elle le fait en oubliant à bord son kit de survie. Une fois au sol (en septembre, en Sibérie !), elle se dirige dans la direction où elle a vu partir l'avion. Elle n'a ni boussole ni eau ; juste deux barres chocolatées !

Entre-temps, la pilote a fini par repérer des marais et s'y vache. Avec la copilote, elles décident d'attendre les secours sur place. Ils vont mettre huit jours pour venir du village le plus proche. Mais les deux femmes refusent alors de quitter l'appareil, espérant encore que Marina réussira à les rejoindre...

Ce n'est que deux jours plus tard,



Marina Raskova

après dix jours de marche que Marina retrouve enfin l'avion et ses amies. Elles sont alors ramenées au village, puis transférées à Moscou où elles sont désignées « Héros de l'Union Soviétique », les premières femmes à recevoir cette distinction.

La presse soviétique célèbre le record de distance féminin établi... oubliant de préciser que le vol s'est terminé par un crash !

De cette aventure, Marina a conservé des relations personnelles avec Staline.

Or, trois ans plus tard, l'Allemagne ayant déclaré la guerre à l'Europe puis à l'U.R.S.S., l'armée de cette dernière se retrouve en grandes difficultés.

Les femmes soviétiques se sont portées volontaires pour intégrer l'armée en général et l'armée de l'air en particulier pour les pilotes. Elles doivent d'ailleurs faire leur service militaire. Mais si, depuis la révolution, rien n'interdit leur participation effective au combat, les hommes ne sont pas encore prêts à les accueillir en unités combattantes et tous les prétextes sont bons pour les en écarter. Seules quelques pilotes servent déjà pour des missions de transport, disséminées dans les unités masculines.

Alors Marina va rencontrer Staline et le convaincre de faire appel à elles. Il lui confie alors la mission de mettre sur pied le 122^{ème} (ou 221^{ème} selon les sources) groupe d'aviation comportant trois régiments exclusivement féminins (pilotes, mécanos, ingénieurs, intendance...).

Ce seront les 586^{ème} Régiment d'aviation de chasse, qui prendra part aux combats dès avril 42, le 587^{ème} Régiment de bombardiers en piqué, qui sera commandé par Raskova elle-même, et le 588^{ème} Régiment de bombardiers de nuit.

C'est encore Marina, avec Yevdokia Bershanskaya, qui va se charger de sélectionner les quelques centaines de membres (dont plus de 200 pilotes) de ces régiments parmi les très nombreuses candidatures. Elles sont envoyées en train de marchandises (7 jours de voyage) jusqu' à Engels (paradoxalement capitale de la « République Socialiste Soviétique des Allemands de la Volga », territoire qui avait été colonisé par des Allemands sous Catherine II) où elles sont équipées avec des uniformes masculins trop grands pour elles. Bien sûr, ce sont de frêles jeunettes d'à peine vingt ans. Elles vont devoir rajouter du journal dans leurs bottes et serrer fort leurs ceintures, mais aussi couper leurs cheveux !

Toutes veulent devenir pilote de chasse et Marina doit faire preuve de beaucoup d'autorité morale pour leur faire adopter leur affectation en fonction de leurs compétences réelles ; mais elle force l'admiration de ses recrues.

Travaillant 14 heures par jour, elles vont être formées en six mois, alors qu'il en faut plus de dix-huit normalement. Mais la situation catastrophique de Stalingrad oblige à la précipitation...

« TU ES UNE FEMME, ET TU DOIS ÊTRE FIÈRE DE L'ÊTRE ! »

Le 586^{ème} est le premier à partir au combat à Saratov, sous les ordres de Tamara Kazarinova. Il est affecté à des missions de défense des voies ferrées et des usines de munitions, et ce n'est qu'en septembre qu'il remportera sa première victoire. Tamara avait été blessée à la jambe et ne pouvait plus voler. Par ailleurs, elle fut mal appréciée comme chef par certaines de ses pilotes qui demandèrent son changement. Elle fut donc remplacée quelques mois plus tard par un homme, Aleksandr Gridnev, qui crut d'abord qu'il n'arriverait jamais à obtenir du bon travail de sa bande de gamines. Mais rapidement il changea d'avis et, dans ses mémoires, il expliquera combien il fut fier de leur engage-



Lydia Litvak (ou Litvyak), Iekaterina Boudanova et Mariya Kuznetsova au 437^{ème} IAP

ment.

Avant de quitter son poste, Tamara eut le temps de transférer certaines de ses pilotes vers d'autres régiments masculins. Était-ce parce que c'étaient les meilleures ou parce que c'étaient celles qui avaient demandé sa mutation ?

Mais le machisme les y poursuivait. Les femmes volaient ensemble et avaient leurs mécaniciennes, car beaucoup d'hommes refusaient de voler avec un ailier femme ou sur un avion préparé par une femme.

Toujours est-il qu'on y comptera deux As : Lydia Litvak et Iekaterina Boudanova, avec respectivement 12 et 11 victoires. Les deux seules As féminines de l'histoire. Malheureusement, toutes deux seront abattues à l'été 1943.

Raisa Surnachevskaya, avec 3 victoires, sera la meilleure des pilotes restées au 586^{ème}. Petit à petit, le régiment deviendra mixte. Il termine la guerre avec 50% d'hommes.

Le 587^{ème} (qui deviendra le 125^{ème} Régiment de la Garde) est d'abord équipé de bombardiers en piqué Su-2. Mais Marina Raskova, qui en a pris le commandement, obtient de Staline qu'il reçoive les premiers Petlyakov Pe-2 Peshka, plus modernes et très performants. Cela lui vaudra d'être le dernier des trois régiments à être envoyé au combat (décembre 1942), mais aussi la jalousie des pilotes masculins qui, eux, doivent continuer à voler sur les Sukhoï. Par ailleurs, le régiment devra aussi utiliser des hommes pour compléter les équipages (le Pe-2 emporte trois personnes au lieu de deux pour le Su-2) car les mitrailleuses arrières sont lourdes à manipuler (un pilote et un navigateur y seront également affectés).

Le Régiment fait ses premières armes au-dessus de Stalingrad.

Très vite, il enregistre la pire des pertes. Mais ce n'est pas l'ennemi qui en est la cause. C'est alors qu'elle est leader d'un groupe de trois avions que Marina Raskova se tue le 4 janvier 1943 (31 ans). Elle conduisait les avions vers un nouvel aérodrome près du front quand, prise par une tempête de neige, elle heurte une falaise sur les rives de la Volga. Staline lui fait des obsèques nationales et fait placer ses cendres dans le Mur du Kremlin, sur la Place Rouge.

Raskova est remplacée par Valentin Markov qui, lui aussi, commence par se demander comment il va pouvoir gérer toutes ces femmes. Il décide d'être avec elles le plus dur possible. Sa belle gueule lui vaut néanmoins d'être aimé par la plupart d'entre elles. Et d'ailleurs, après la guerre, il épousera une des navigatrices.

Le 125^{ème} et ses pilotes vont s'illustrer sur de nombreux fronts.

DES NERFS D'ACIER À BORD D'AVIONS DE BOIS

Le 588^{ème}, qui, pour ses prouesses, va devenir le 46^{ème} Régiment de la Garde en janvier 1943, est le plus époustouffant des trois. Sa mission consiste à harceler de nuit les aérodromes allemands les plus proches du front. Lui-même déménage souvent pour suivre l'avancée de ce dernier, d'abord près de Stalingrad, puis dans le Kouban, en Biélorussie, en Pologne et enfin jusqu'à Berlin.

Alors que le 587^{ème} avait bénéficié de ce qui se faisait de mieux comme avions, le 588^{ème} ne reçoit, lui, que des Polikarpov U-2 (rebaptisés Po-2 en 44). C'est un avion fiable, très manœuvrable et qui a fait ses preuves... depuis longtemps ! Car il vole depuis 1928. C'est un biplan entièrement en bois et toile, donc facilement inflammable. Son moteur de 125 cv lui permet d'atteindre la vitesse « fulgurante » de 150 km/h et pilote et copilote volent à l'air libre ; comme en 14, mais au-dessus du front de l'est, en hiver, le détail n'est pas anodin. A bord, ni radio ni instru-

ments pour le vol de nuit. Un tube de caoutchouc permet à l'équipage de communiquer d'un poste à l'autre.

Enfin, il est faiblement armé de quelques bombes sous les ailes (2 x 50 kg) et d'une mitrailleuse en place arrière.

Les pilotes vont pourtant exploiter les faiblesses de leurs avions pour réussir leur mission ; empêcher les Allemands de dormir ! Parce qu'un soldat proche d'un front déjà très dur a besoin d'un peu de repos pour se refaire entre deux journées. Pilotes et mécaniciens allemands, eux, ne le pourront pas.

Leurs avions sont en bois ; ils sont indétectables au radar. Ils volent lentement : ils vont pouvoir voler au ras des arbres et devenir invisibles aux chasseurs de nuit. Ils n'emportent que 100 kg de bombes, mais ils sont basés juste derrière le front. Les pilotes feront en moyenne 10 missions par nuit, ce qui fera une tonne de bombes larguées par chacune (certaines en feront 15, une fois même 18 !).

Comme elles volent au ras du sol, elles n'emportent pas de parachute. De toute façon, elles ne tiennent pas à tomber aux mains de l'ennemi.

Les filles vont mettre au point des tactiques. Elles volent par trois. Deux d'entre elles vont approcher la cible au moteur et attirer les projecteurs et les tirs de la Flak (DCA allemande).

Pendant ce temps, la troisième coupe son moteur et se laisse planer jusqu'au-dessus de la base, largue ses bombes et disparaît avant de rallumer son moteur un peu plus loin. Quand elle le peut, elle vise en priorité les projecteurs qui suivent ses camarades.

Puis elle rejoint les deux autres et elles renouvellent l'opération. Puis d'autres arrivent... Les bombes tombent toutes les trois minutes sur leurs cibles ! Juste avant les explosions, les Allemands n'ont entendu que le sifflement du vent relatif dans les haubans, un bruit caractéristique... qui leur vaudra le surnom de « Nachtexen », les sorcières de la nuit.

Car bien sûr, elles finissent quand même parfois par se faire avoir ; lorsqu'elles sont prises dans la lumière des projecteurs elles deviennent des cibles faciles du



Lt. Elena Kulkova (à droite) et sa navigatrice devant leur Pe-2

*Alors, inlassablement,
les sorcières vont
décoller dès la nuit
tombée et voler jusqu'au
lever du jour et, chaque
nuit, venir pilonner
l'un ou l'autre des
aérodromes sur lesquels
personne ne dort de peur
d'être réveillé par leurs
bombes.*

fait de leur lenteur et la moindre balle incendiaire les transforme en torche.

Et quand les premières ont été abattues, les Allemands ont compris que les avions qui les harcelaient étaient pilotés par des femmes ! Comment ces sorcières peuvent-elles impunément venir chaque nuit les narguer avec ces avions ridicules ! Dès qu'elles sont signalées, les chasseurs de nuit viennent les poursuivre. Mais comment, la nuit, avec un avion qui vole à plus de 500 km/h, peut-on

attaquer un moustique qui peut voler à 100 km/h au ras des arbres ?

Les dégâts physiques seront rarement importants (on signale quand même le cas d'Armavir, en oct. 42, où une bombe toucha le dépôt de carburant et incendia toute la base, un seul avion ayant pu être sauvé), mais les dégâts psychologiques sont énormes.

Il leur faut des nerfs d'acier pour se jeter volontairement dans la Flak et attirer les projecteurs et les chasseurs, pour voler au ras de l'ennemi dans des avions aussi fragiles,

pour revenir à leur base et repartir dès les pleins faits, dix fois, même quand une coéquipière s'est crashée en flammes pendant le vol précédent, puis pour rejoindre un vague abri non chauffé sur la base et y prendre trois ou quatre heures d'un sommeil traversé de cauchemar avant de se réveiller pour préparer la nuit suivante. Oubliez la nourriture, insignifiante...

Pour prendre un peu de repos, les pilotes confient parfois le manche aux navigatrices pendant le vol de retour au terrain, et le reprennent pour l'atterrissage.

Leur régiment est le seul qui est resté intégralement féminin jusqu'à la fin de la guerre. Avec au maximum 40 équipages à la fois, elles vont effectuer plus de 23 000 sor-

« On dormait dans ce qu'on pouvait trouver, des trous dans le sol, des tentes, des cavernes ; mais les Allemands devaient avoir leurs baraques, vous savez. Ils sont très précis. Alors leurs baraques étaient bien alignées et on pouvait venir la nuit, quand ils étaient endormis, et les bombarder. Bien sûr, ils étaient obligés de sortir dans la nuit en caleçon, et sûrement ils disaient : « Ah ! Les sorcières de la nuit ! » Ou peut-être ils utilisaient des mots pires. Nous, bien sûr, on aurait préféré qu'ils nous appellent les beautés de la nuit, mais de toute façon, on faisait notre boulot... (Galina Beltsova) »



Pilotes du 46ème Régiment de la Garde



Un U-2 abattu au mains des Allemands dans la neige. Tout pilote allemand qui abattait une sorcière se voyait attribuer d'office la Croix de Fer



Katya Ryabova et Nadya Popova ont fait ensemble 18 sorties en une nuit



Les filles du 46^{ème} se préparent à rejoindre Moscou pour la parade de la victoire à laquelle Staline a tenu qu'elles participent

ties et larguer plus de 3 000 tonnes de bombes. Beaucoup ont approché les 1 000 sorties, certaines les ont dépassées. Vingt-trois des pilotes du 46^{ème} obtinrent le titre de Héros de l'Union Soviétique. Trente ont été abattues.

C'est le Régiment le plus décoré de l'U.R.S.S.

Un vibrant hommage fut dédié à cette unité par Roland de La Poype, as aux 16 victoires du « Normandie-Niemen » qui combattit souvent aux côtés de ces femmes : « Même s'il était possible de cueillir et de déposer à vos pieds toutes les fleurs de la Terre, cela ne constituerait pas une reconnaissance suffisante de votre valeur ».

LE DUR DESTIN DE LA FEMME MILITAIRE SOVIÉTIQUE

Il y eut aussi quelques pilotes femmes dans les régiments masculins. Et ce fut sans doute encore plus difficile pour elles. Car si l'Allemand était l'ennemi principal, l'homme soviétique n'était pas toujours leur allié. Si elles n'en ont pas souvent fait état dans leurs témoignages, on sait que ces frères jeunes filles ont eu aussi à se défendre contre les assauts de leurs frères d'armes. L'homme est un loup pour la femme, le militaire en temps de guerre encore plus. Il faut dire aussi que ces jeunes demoiselles avaient su préserver leur féminité. On sait que certaines utilisaient les crayons rouges destinés aux marques sur les cartes pour leur servir de rouge à lèvres et les photos illustrant cet article suffisent à montrer combien elles savaient se rendre désirables malgré leurs cheveux coupés et leurs vête-

ments d'hommes (qu'elles avaient su réajuster à leurs tailles).

Par ailleurs, le Soviétique, s'il était pour l'égalité des droits, était quand même très sexiste. Lors de sa première tentative d'incorporation, l'une des candidates à l'enrôlement s'était vu répondre :

« Les choses ne vont pas bien, mais nous ne sommes pas assez désespérés pour envoyer des petites filles comme vous dans le ciel ! Rentrez chez vous et aidez votre mère. »

Dès le départ, les cadres de l'armée ne croyaient pas trop à l'idée d'envoyer des femmes au combat. Et si Marina Raskova a réussi à décider Staline de la faire, c'est sans doute à cause de la propagande qu'il pouvait en espérer. Mais il dû imposer son idée aux officiers qui mirent tous les bâtons possibles

dans les roues des avions pilotés par les femmes. Et elles durent prouver qu'elles étaient l'égal des hommes en étant meilleures qu'eux.

« Même s'il était possible de cueillir et de déposer à vos pieds toutes les fleurs de la Terre, cela ne constituerait pas une reconnaissance suffisante de votre valeur ».

Roland de La Poype

Enfin, elles durent encore affronter deux difficultés.

La première n'était pas liée à leur sexe, même si celui-ci ne faisait que compliquer le problème. C'était la mise en captivité. Beaucoup de ces pilotes sont mortes au combat ; certaines ont été abattues et ont réussi à échapper aux Allemands et à rejoindre leurs lignes. Mais pour celles qui ont été capturées, cela fut très difficile. Le militaire en temps de guerre est dur avec le militaire ennemi capturé ; il est très dur avec la femme du peuple ennemi ; il est pire avec la femme militaire ennemie capturée. Elles ont eu droit à tous les hommages... Mais ce n'est pas tout.

Le Bolchévique, en temps de guerre comme en temps de paix, n'est pas tendre avec ses compatriotes prisonniers. D'abord parce qu'un prisonnier est toujours plus ou moins torturé pour donner des



Mécaniciennes du 588^{ème}



renseignements sur l'armée où il servait. S'il ne parle pas, il en meurt. S'il survit à sa captivité c'est qu'il a parlé... Ensuite parce qu'un bon Soviétique est un Soviétique qui valide à fond la doctrine bolchévique. Et comme elle a bien des défauts, le mieux est qu'il n'ait aucun contact avec ceux qui prônent d'autres doctrines. Or, en captivité, il a été en contact avec des Allemands et, peut-être même avec des Anglais, Français ou Américains prisonniers. Qui sait ce que ces étrangers ont pu lui mettre dans la tête...

Aussi le Soviétique libéré des camps (ou même évadé !) devient-il suspect, à son retour, d'être un traître. Et suspect, en Russe, ça veut dire rien moins qu'emprisonné et « questionné » par le NKVD, voire envoyé au goulag !

Les femmes n'eurent pas droit à un régime de faveur.

La seconde, imprévisible, fut le retour à la vie civile. Après la victoire, les pilotes sont démobilisées pour la plupart et peuvent revenir dans leur famille, dans leur village.



Olga Fetisova et Irina Dryagina.

Dans un premier temps, on salue les héroïnes qui ont sacrifié leur jeunesse pour sauver leur pays. Mais très vite, ces « femmes » qui se sont comportées comme des hommes et qui ont partagé la vie des hommes pendant trois ans font l'objet d'une franche hostilité. Elles reçoivent alors un accueil hostile de la part d'une population qui leur reproche d'avoir perdu leur féminité et exprime ainsi son rejet à l'idée que des femmes deviennent des militaires. Cela contredit trop l'image traditionnelle de la femme, celle qui donne la vie et non la mort, celle qui hait la guerre et chérit la paix. Une femme soldat est considérée comme contre-nature. Une femme militaire est une femme légère qui a profité de la mixité de l'armée pour prendre un plaisir clandestin qui restera inconnu de ses proches. Elle n'a plus de moralité.

Cette perception populaire rejoint par ailleurs la volonté du gouvernement qui souhaite désormais que les femmes rejoignent en nombre les usines. La parenthèse héroïque est terminée. Elles doivent redevenir des épouses, soigner les héros masculins revenus du front,

Dans ses mémoires, le Major Valentin Markov, qui avait remplacé Raskova à la tête du 587ème, écrit :

« Mes supérieurs ne faisaient pas de distinctions entre les régiments masculins ou féminins, et les filles en étaient très fières. Je dois pourtant admettre que j'ai parfois souhaité qu'ils se rappellent que notre régiment ne comprenait que des femmes, et qu'ils ne les envoient pas au cœur de l'enfer. Chaque pilote, chaque membre d'équipage m'était chère. Je les aimais toutes, étais fier d'elles et je redoutais la possibilité que l'une d'entre elles ne revienne pas... »

leur donner les enfants qui vont repeupler le pays

Certaines vont préférer cacher leur histoire pour qu'on ignore qu'elles ont combattu.

Mots-clés : histoire, grande guerre patriotique, sorcières de la nuit, pilote, aviation

→ jacques.desmarets2@orange.fr

Jacques Desmarets, 68 ans, n'est pas un historien. Seulement un passionné. Ancien élève-pilote de l'armée, son mal de l'air lui a interdit d'espérer mieux qu'un brevet de pilote d'ULM.

Depuis 2006, il raconte, dans la revue mensuelle (et confidentielle) « Aéro Jack », les histoires de tous ces hommes et femmes qui ont fait l'Histoire de l'aviation.

Nehama, la professeure, inspiratrice de l'envol vers l'excellence

Des pigeons de bronze volant vers un petit balcon au 3ème étage, apparaîtront très bientôt sur la façade d'un immeuble, 57, rue Lénine, à Blagovetchtchensk. Le balcon où Nehama Ioannovna Vaïsmann sortait de son salon pour jeter d'un geste léger de la main des délices pour les pigeons, attirant ainsi vers son immeuble tous les oiseaux de la Paix habitants aux environs de 57, rue Lénine.



**YANA STARODUB-
AFANASIEVA**
Dramaturge,
metteur-en-scène
Blagovetchtchensk/
Moscou (Russie)

Ce n'est pas étonnant que son nom, traduit de l'hébreu, signifie «la tendresse de la colombe, la consolation». Et ses pigeons de bronze vont « voler » vers son balcon, tenant une branche qui, si vous regardez de plus près, n'est pas du tout une branche, mais un fil de fer barbelé mis sur les vers de Nehama Ioannovna gravés sur ce bas-relief :

**Comme si je m'étais envolée vers le ciel,
J'ai embrassé la terre d'un regard brûlant
Avec elle, ma chère, nous nous sommes unies ...**

Nehama Vaïsmann a écrit ce poème le jour de sa majorité, le 28 janvier 1943, alors qu'elle se trouvait dans les murs du ghetto fasciste, dans lequel les Juifs de tous les pays d'Europe de l'Est ont été reclus...

Le 21 juin 1941, Nehama a reçu un brevet de fin d'études avec mention « excellent » de la 1ère école de Moguilev-Podolsk en Ukraine. Elle était sûre que dans quelques jours elle serait étudiante d'un institut de médecine, mais ses projets n'ont pas vu le jour, la guerre en a décidé autrement : le 29 juin Nehama Vaïsmann s'est vue prisonnière du ghetto pour trois longues années. Pendant tout ce temps, elle a tenu un journal qui, plus tard, a été publié dans de nombreuses parutions consacrées aux victimes de l'Holocauste, comme témoin de l'époque. Là-bas, dans le ghetto, la jeune Nehama a commencé à écrire des vers. Et après la libération de Moguilev-Podolsky, elle a décidé d'entrer à la faculté des lettres au lieu de la faculté de médecine...

En 1949 elle a obtenu le diplôme avec mention «excellent» de l'Université d'État de Kiev. Et après avoir travaillé comme professeur de littérature dans un collège pédagogique de la ville de Nemirov, elle est partie pour Blagovetchtchensk, avec son mari, officier des troupes frontalières, Mikhaïl Perelman. C'est Blagovetchtchensk qui est devenue, comme elle l'a toujours dit, «la ville de son destin».

Le livret de travail de Nehama Ioannovna ne contient qu'une seule inscription, un seul lieu de travail : le 25 juin 1950, elle est entrée comme professeur à la chaire de littérature à l'Institut pédagogique d'État de Blagovetchtchensk, et pendant les 55 années suivantes, Nehama Vaïsmann n'y a

pas travaillé, mais s'y est excellée : le mot « travail » ne suffit pas à refléter tout ce que Nehama Ioannovna a fait

pour l'université, pour ses étudiants.

Femme-légende, femme-orchestre, femme-encyclopédie, femme-théâtre. Si vous aviez jamais vu Nehama Ioannovna donner une conférence vous n'auriez plus jamais dit qu'elle « donnait un cours magistral ». Cette expression disparaissait à jamais du



vocabulaire de ses étudiants. Parce jamais dans sa vie, elle n'avait « donné » ses cours. Elle les vivait... Elle y impliquait tellement ses étudiants, les enchantait, les entraînait en envoutant leurs âmes, les rendant amoureux a jamais, d'elle et de ses cours. On dit que les enfants talentueux ne peuvent naître que d'un grand amour. Nehama Ioannovna a donc prouvé que ce n'est que par un grand amour pour la littérature, pour l'art et pour les étudiants que l'on peut devenir professeurs et écrivains éminents qui porteront de la lumière dans la vie, dans l'éducation, dans l'art.

Docteur ès sciences philologiques, professeur au département de littérature, « Enseignant et chercheur émérite de l'enseignement supérieur de la Fédération de Russie », « Professeur d'excellence de l'enseignement public » ... Pendant 55 ans, Nehama Ioannovna Vaïsmann a publié plus de 350 articles et monographies. Son manuel de didactique de littérature étrangère a été l'un des premiers de notre pays.

Nehama Ioannovna atteignait des sommets dans tout ce qu'elle faisait. Pendant de nombreuses an-



Inauguration de l'Allée
de la mémoire, 2005



nées, elle dirige la section « Littérature et Culture » de la société « Connaissance », elle est députée du Conseil régional des députés du peuple, et s'occupe de l'atelier « Parole artistique ». Nehama Vaïsmann est aussi le premier critique dramatique professionnel de la région Amourskaya, membre du conseil artistique du Théâtre dramatique régional et l'auteur des premiers livres sur notre théâtre.

C'est incroyable avec quelle facilité et quel brio elle a écrit ses critiques, ses monographies, ses articles de recherche, sa poésie et sa prose ... Cette personne infiniment talentueuse s'excellait étonnamment et dans les recherches, et dans l'art. Grâce à cela, en plus de 350 ouvrages d'études, nous avons la chance de lire aujourd'hui les livres de Nehama Vaïsmann « La ville de mon destin », « Je me souviens », « L'Odyssée de député », « Mon salut à la terre », « Dans la spirale du temps », « Les rythmes de la vie », « Le bon-

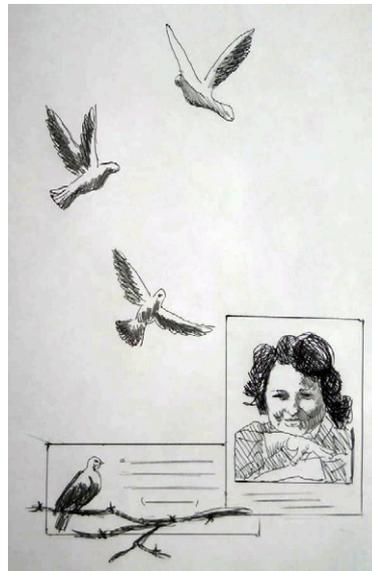


heur et le chagrin du premier amour », « Du Dniestr à l'Amour » ... Nehama Ioannovna était membre de l'Union de journalistes de Russie et membre de l'Union d'écrivain de Russie.

Les plus talentueux et les plus brillants des enseignants, journalistes, écrivains de la région Amourskaya sont les élèves de Nehama Vaïsmann, et il est difficile d'imaginer ce qu'aurait été l'éducation, le journalisme et la littérature dans la région Amourskaya, si ... Si elle n'avait pas existé. Si en 1950 elle n'avait pas mis le pied sur la terre de Blagovechtchensk.

... La mort s'est approchée très, très près d'elle deux fois : une fois dans le ghetto, quand un Allemand furieux lui a tiré dessus, mais il a raté son coup : la balle a volé à un millimètre de sa tempe, ne touchant que ses cheveux. C'était la seconde fois. Et la première fois est arrivée quand, à l'âge de 7 ans, elle a contracté une méningite. À cette époque-là, en règle générale, les gens mourraient de cette maladie ou devenaient mentalement handicapés. Lorsque le médecin a réalisé que la petite Nussya reprenait ses esprits, il a commencé par diagnostiquer son état et a demandé sans prétention quel était le dernier livre qu'elle avait lu. La fille a répondu : « Les Misérables » de Victor Hugo. Le médecin a décidé que Nussya n'était pas bien, mais après avoir discuté avec elle le sujet du roman et ses personnages, a la question de la mère de Nussya « Se lèvera-t-elle? » il a répondu: « Et non seulement ! Elle se lèvera et ira très, très loin ».

Et elle est allée incroyablement loin et haut, à un sommet inatteignable. Des gens comme Nehama Ioannovna naissent un sur un million. Savoir que cette femme extraordinaire a vécu



dans notre ville et a laissé un peu de sa lumière à tous ceux qu'elle regardait, avec qui elle parlait, inspire de l'optimisme, le fameux « optimisme de Nehama Vaïsmann ». Elle, se trouvant, semble-t-il, à une hauteur inaccessible, manifestait toujours de la simplicité. Avec une bonne dose d'auto-ironie elle gardait son côté humain qui prévalait et la guidait dans les situations les plus difficiles. « Aristophane et Sophocle, ils vous attendront, ils ne se dépêchent nulle part », déclarait Nehama Ioannovna à un étudiant chez qui, lors de l'examen, elle remarquait une hypertrophie de la glande thyroïde. « La santé est avant tout... » - après ces mots, au lieu de passer son examen de littérature ancienne, l'étudiant quelque peu surpris se rendait à la polyclinique pour une analyse de la glande thyroïde... Et soudain il réalisait, peut-être, quelle était la chose la plus importante de la vie. Ce de quoi auteurs antiques ou nos classiques ont parlé dans leurs œuvres. Ce sans quoi il ne peut y avoir de vie ... Et cette leçon d'humanité a eu lieu ici et maintenant. Ou plutôt, là et alors ...

Aujourd'hui, l'immeuble 57, rue Lénine, est juste un immeuble ordinaire, comme on en trouve beaucoup d'autres dans la ville. Mais cela fait 3 ans que nous faisons tout pour le décorer des colombes éternelles, des yeux toujours souriants de Nehama Ioannovna et des lignes vraiment éternelles qui ont changé tant de destins humains ... pour que tout le monde sache : c'est dans cet immeuble-là que vivait Nehama Vaïsmann.

Mots-clés : Nehama Ioannovna Vaïsmann, littérature, écrivain, Université pédagogique d'État de Blagovechtchensk

Traduit par Olga Kukharenko

→ yana_starodub@mail.ru

Verlena Fraer

Hommage à la pionnière du français sur l'Amour

Verlena Lvovna Fraer est la fondatrice du département de langue française de l'Université pédagogique de Blagovetchtchensk. Son nom est associé à la diffusion de la langue française dans notre région. C'est une personnalité brillante et extraordinaire, connue non seulement pour son énorme contribution au développement de l'enseignement du français dans la région de l'Amour, mais aussi pour son grand rôle dans la vie culturelle de Blagovetchtchensk.



OLGA PLOKHOTNYUK
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchtchensk
(Russie)

Verlena Lvovna est venue à Blagovetchtchensk de Kiev, où elle était née en 1926. Pendant la guerre elle avait vécu la période de l'évacuation puis lors de son retour dans sa ville natale, elle était entrée à l'Institut des ingénieurs civils, où elle avait étudié pendant deux ans. Plus tard elle a modifié son choix et est entrée au département de philologie de l'Université d'État de Kiev, d'abord à la faculté de philologie russe, puis elle s'est prise de passion pour la langue et la littérature françaises et est passée au département de philologie romano-germanique, qu'elle a terminé en 1952.

Elle a épousé Mark Liberovich Hoffmann en 1949. Son mari, après avoir terminé l'université, ne pouvait pas trouver un emploi stable, il travaillait dans une imprimerie de Kiev, avait un petit poste à la re-

vue d'enfants «Jeune Léniniste», donnait des cours aux jeunes poètes. Mais au début des années 50, avec l'apparition des maisons d'édition dans des centres régionaux, sa situation a changé en mieux. Mark Liberovich a reçu une offre d'emploi de l'Extrême-Orient. On lui a proposé de devenir rédacteur en chef dans une nouvelle maison d'édition de Blagovetchtchensk [2].

Le couple s'est rendu à l'autre bout du pays, où ils ont rencontré de nombreuses difficultés dans leurs recherches d'un logement et de travail pour Verlena Lvovna. A ce moment-là elle était déjà spécialiste diplômée, mais trouver un emploi de professeur de français à Kiev lui était également impossible : on n'enseignait guère le français dans les écoles de Kiev à l'époque. L'avenir n'était pas non plus prometteur à Blagovetchtchensk : le français n'était étudié que dans trois écoles, on n'y avait aucun poste disponible. Verlena Lvovna a décidé alors de passer à l'enseignement de l'anglais, qu'elle avait également étudié à l'université.

Une semaine après son arrivée à Blagovetchtchensk Verlena Lvovna a déjà travaillé comme professeure d'anglais dans une des écoles



Verlena Fraer après l'obtention du diplôme, 1952

municipales, puis elle est devenue enseignante d'anglais à l'École Fluviale de Blagovetchtchensk. Dix ans plus tard elle a eu enfin la chance de reprendre l'enseignement du français, lorsque l'État a commencé à imposer la politique de l'égalité dans l'enseignement des langues étrangères dans des écoles et des établissements d'enseignement supérieur. En 1962 l'Institut Pédagogique de Blagovetchtchensk a annoncé pour la première fois le recrutement de futurs professeurs de langue française et Verlena Lvovna reçut une offre d'emploi.

Un an plus tard elle a dirigé le nouveau département de langue française de notre Université. En quelques années les premiers diplômés ont commencé à enseigner le français dans différentes villes et villages de la région Amourskaïa, ainsi que dans d'autres régions de notre pays. Verlena Lvovna a égale-



Préparatifs du Nouvel An



La famille de Verlena Fraer et l'ami de famille, le poète Leonid Zavalnyuk, 2004

ment apporté une grande contribution au travail scientifique collectif de notre Université. Jusque ses dernières années elle s'occupait de la recherche scientifique dans le domaine des lacunes dans les langues russes et slaves.

Verlena Lvovna est connue non seulement pour son travail fructueux dans la promotion de la langue française, mais aussi pour sa participation active à la vie culturelle de Blagovetchtchensk. Le couple se faisait des amis par-

mi des écrivains et des poètes célèbres ; les comédiens du théâtre régional se réunissaient souvent dans leur maison. La riche collection musicale de la famille, qu'ils ont décidé de partager avec tout le monde, s'est avérée très précieuse pour l'organisation de soirées musicales à la Maison des officiers de l'Armée Russe. Les époux préparaient des soirées thématiques, s'occupaient du programme, sélectionnaient la littérature nécessaire pour une présentation de l'auteur et

Grâce aux efforts de Verlena Lvovna et de ses collègues la nouvelle langue a pris sa place dans le système régional d'enseignement secondaire, les enseignants de la région ont trouvé un soutien éducatif, méthodologique et culturel.

de son œuvre, faisaient écouter des œuvres des classiques. Ils n'étaient pas indifférents et aux musiciens contemporains, aux chansons des bardes célèbres. Les préférences musicales du couple étant très larges, le couple pouvait interpréter de vieilles chansons d'étudiants aussi bien que le folklore des prisonniers des camps soviétiques [1].

Une place solide de leur vie était réservée aux livres. Tous deux étant fervents lecteurs, leur bibliothèque familiale a toujours étonné les invités par ses dimensions. Et la connaissance de gens créatifs, des soirées avec des jeux poétiques et des écritures collectives ont donné vie à plusieurs poèmes qui ont constitué un recueil amateur de poésie.

Verlena Lvovna a travaillé à l'Université pédagogique de Blagovetchtchensk en tant qu'enseignante et en qualité de dirigeante du département pendant plusieurs années. Même après sa retraite elle était toujours prête à aider ses collègues en cas de besoin. Elle reste un exemple inspirant d'une personne passionnée par son travail dans notre mémoire.

Sources utilisées :

1. Фраер В. Дело всей жизни (Памяти моего мужа - Марка Либеровича Гофмана) // Амур: литературный альманах БГПУ. - 2009. - № 8. - С. 96-104.

2. Фраер В. С ним было очень легко... (Вспоминая о Леониде Завальнюке) // Амур: литературный альманах БГПУ. - 2012. - № 11. - С. 88-90.

Mots-clés: enseignement de français, enseignement scolaire, Verlena Fraer



Verlena Fraer

Femmes pionnières dans les métiers de l'homme

Travailler avec les jeunes est toujours bien passionnant. Moi, j'enseigne le français aux lycéens de 13-17 ans, mais notre communication dépasse de temps en temps le cadre de classe et nous arrivons aux discussions curieuses qui me révèlent non seulement leurs intérêts et aspirations mais ils me font réaliser un bon écart générationnel entre nous. Ce qu'ils me racontent, m'étonne, m'enchantent et parfois m'amuse... C'est ainsi que j'ai réalisé que les idées féministes passionnent beaucoup les jeunes adolescentes russes. Mes élèves de la classe de 9e n'y font pas exception. Je leur ai donc proposé de partager leurs réflexions dans cette édition « Femme » de « Salut ! Ça va ? »



OLGA KUKHARENKO
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovetchensk
(Russie)



Taïssya Bondareva
élève de la classe de 9e
Lycée BGPU

Ada Lovelace - la première programmatrice de l'histoire

Pour certaines personnes, la phrase « Le premier programmeur était une fille » semblera étrange, provoquera le mécontentement ou un sourire, mais c'est vrai. Il s'agit d'une femme dont la contribution à la science mondiale n'était que d'environ 50 pages. Mais ces cinquante pages se sont révélées être une brillante prévision de l'avenir.

Le 10 décembre 1815, à Londres, dans la famille du poète George Byron et de sa femme Anna Isabella naît une fille. Ses parents l'ont nommée Augusta Ada.

Ada a hérité de sa mère la passion pour les mathématiques. Si dans d'autres pays du monde dans la première moitié du XIXe siècle, les gens seraient bien surpris de voir une fille s'intéresser aux sciences, et voir allaient jusqu'à condamner un pareil loisir, alors en Angleterre, leader du progrès mondiale, l'intérêt des filles pour les mathématiques était considéré comme normal. La mère aidait sa fille et la soutenait comme pouvait dans ses passions.

À l'âge de 17 ans, Ada est présentée au roi et à la reine. Mais elle a été beaucoup plus impressionnée par sa rencontre avec Charles Babbage, professeur de mathématiques de l'Université de Cambridge.

Babbage travaillait depuis dix ans sur une machine à calculer, que certains appellent maintenant le premier ordinateur du monde. La tâche de Babbage était extrêmement difficile pour l'époque. Après dix ans de travail, les autorités ont abandonné le projet et ont cessé de le financer. Mais Babbage, en véritable scientifique, a continué à travailler. Ada, sa nouvelle connaissance, est devenue pour lui non seulement une amie, mais aussi une personne qui partageait les mêmes passions, était comme une compagne d'âme pour lui.



Quand Ada Byron a eu 20 ans, elle s'était mariée avec William King, 29 ans, 8e baron King, qui, plus tard, a hérité le titre de Lord Lovelace.

Ce mariage était heureux: le couple a eu trois enfants et le mari aimait beaucoup Ada. Il acceptait la passion de sa femme pour les mathématiques et la soutenait dans ses activités de recherches.

Mais qu'en est-il de ce tout premier programme au monde ? Et quel est le sort de la machine de Babbage? En 1842, le scientifique italien Luis Manebrea écrit un livre sur la machine de Babbage. Ada, à la demande de Babbage, le traduira. Lors de la traduction du

livre lui-même, elle a fait un grand nombre de commentaires. Ainsi elle voyait dans cette machine même plus que Babbage lui-même.

En décrivant la machine de Babbage, c'est Ada qui a introduit la première des termes informatiques tels que cycle et cellule. Elle a également compilé un ensemble d'opérations pour calculer les nombres de Bernoulli. Ceci, en fait, est devenu le tout premier programme informatique. Babbage n'a jamais construit sa machine, elle a été assemblée après sa mort et est maintenant elle est conservée au Musée de Sciences à Londres.

Ada Lovelace elle-même est décédée le 27 novembre 1852. Elle n'avait que 36 ans.

Un langage de programmation informatique, développé dans les années 1980 par le Ministère de la Défense des USA, a été nommé Ada, en l'honneur d'Ada Lovelace.



Sofia Leskova
élève de la classe de 9e
Lycée BGPU

Valentina Terechkova est une pionnière de la conquête spatiale

Deux ans après l'exploit de Youri Gagarine, Valentina Terechkova rentre dans l'histoire de la conquête spatiale à seulement 26 ans, en devenant, le 16 juin 1963, la première femme à s'envoler pour l'espace à bord du Vostok-6. Valentina Terechkova est non seulement la première femme à être allée dans l'espace. Elle reste, aujourd'hui encore, la seule femme à avoir effectué un vol solitaire en orbite.

Née le 6 mars 1937 dans la mille des paysans dans la région Yaroslavskaya, elle commence à travailler comme tisseuse à 17 ans. Plus tard elle se passionne pour le sport

de parachute et effectue 163 sauts.

Tout commence au début de l'année 1962, Sergueï Korolev, fondateur du programme spatial russe, décide que le prochain vol dans l'espace sera réalisé par une femme. Pour cela, il organise un recrutement dont les critères sont les suivants : la future cosmonaute doit être parachutiste, avoir 30 ans maximum, mesurer moins de 1,70m et peser moins de 70Kg.



Valentina Terechkova, jeune femme russe issue d'un milieu modeste et passionné de parachutisme, décide de se porter volontaire. Sélectionnée parmi 400 candidats, elle se retrouve dans le groupe final avec 4 autres femmes afin de suivre des entraînements intensifs.

Après avoir réussi tous les tests, Valentina est finalement retenue pour être la prochaine cosmonaute. On lui attribue le nom de code « la Mouette » (Tchaïka en russe).

Le 16 juin 1963 à Baïkonour, Valentina Terechkova s'installe à bord du Vostok-6 situé au troisième étage d'une fusée R-7 Semiorka. A 9h29, le lanceur décolle et propulse « la Mouette » en orbite basse (environ 165km) autour de la Terre.

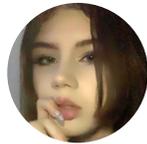
Malgré le mal de l'espace et l'inconfort de l'habitacle, la cosmonaute réussit à tenir un journal de bord et à prendre des photos de l'horizon terrestre. Elle parvient également, à établir une communication radio avec un autre cosmonaute, Valery Bykovsky parti de Baïkonour 2 jours auparavant à

bord du Vostok-5.

Durant son vol, elle s'aperçoit que son vaisseau a un problème. En effet, le Vostok-6 s'éloigne de la Terre lors de chaque révolution, au lieu de s'en rapprocher. Ceci est occasionné par une défaillance sur le programme automatique d'orientation. Valentina prévient Sergueï Korolev. Ce dernier fait modifier les données du système de commande et le vaisseau revient sur son orbite.

Le 19 juin 1963, après avoir réalisé 48 révolutions autour de la Terre, le Vostok-6 commence sa phase de retour. Lors de l'étape finale de l'atterrissage, à 7000 m d'altitude, Valentina s'éjecte comme prévu de sa capsule pour sauter en parachute. Durant sa descente, elle réussit à éviter un lac et atterrit sur la terre ferme à 11h11. Pourtant lors de l'atterrissage le vent était si fort, jusqu'à 17 km/seconde, et la coupole était si énorme qu'elle a été un peu blessée : elle a eu un grand coup sur le visage.

Après cet exploit, Valentina Terechkova est accueillie en héroïne en URSS et elle reçoit le titre de Héros de l'Union Soviétique ainsi que la médaille Pilote-Cosmonaute de l'URSS.



*Ekaterina Ruskova
élève de la classe de 9e
Lycée BGPU*

Une femme avocat ou avocate ?

Nous sommes habitués au fait qu'une grande partie des professions sont nommées par défaut en genre masculin, car la terminologie professionnelle s'est formée pendant la période de la position dominante des hommes dans la société. La dynamique de l'émancipation féminine, qui a été particulièrement perceptible au cours de la dernière décennie, a conduit à un afflux massif de femmes dans des professions jusque-là considérées comme purement «masculines».

Revenons un peu dans le passé et voyons comment les femmes ont pu entrer dans la sphère.

En 1917, conformément à un décret du gouvernement provisoire dirigé par Kerensky, les femmes ont eu le droit d'occuper le poste d'avocat. Mais le terme « avocate » (адвокатесса) n'était pas inscrit dans la législation, c'est-à-dire que

les femmes restaient «invisibles».

Et même aujourd'hui, pas un seul acte normatif et dictionnaire explicatif ne contient ce terme. Et ceci malgré le fait qu'actuellement, plus d'un tiers des avocats sont des femmes. Une exception était le dictionnaire explicatif d'Ozhegov, qui contient le mot «avocate» (адвокатесса).

«Avocate» (адвокатесса) ne viole aucune norme de formation des mots de la langue russe. Il existe déjà des mots: baronne (баронесса), princesse (принцесса), hôtesse de l'air (стюардесса), poétesse (поэтесса).

La langue en tant que système évolutif s'adapte à la vie et reflète la réalité déjà évoluée. Les femmes avocates ont une position stable dans leur profession et ont prouvé leur professionnalisme depuis longtemps, j'aime donc utiliser la forme féminine de ce mot - avocate (адвокатесса). Je suis une jeune fille, je parle russe, le mot «avocate» (адвокатесса) se forme selon toutes les règles et souligne la diversité des représentants de cette profession.



Marguerite Dilhan, la première avocate de France. Elle a prêté serment à Toulouse en 1903 et a été la première femme à exercer pleinement ce métier.

Mots-clés : femme, métier masculin, Valentina Terechkova, Ada Lovelace, avocate

→ olga.kukharenko@gmail.com

La rédaction de « Salut ! Ça va ? » remercie le Conseil de coordination des compatriotes russes en France, son Président Monsieur Guéorgui Chepelev, pour l'attention qu'elle porte à l'égard des activités de notre « revue française faite avec l'âme russe », et pour avoir publié l'article portant sur ce sujet. L'article est écrit par l'amie de la revue Svetlana Ossipova, qui participe souvent aux publications de « Salut ! Ça va ? » Vous pouvez le lire en suivant ce lien.



Photo: Igor Pavlov



SALUT ! ÇA VA ?
MARS 2021 N 1 (61)